PAUL MOYNET

L'EPOPEE DU FEZZAN

L'Epopée du Fezzan

Du même auteur :

Au TEMPS DES CÉSARS (épuisé).

LA VIE INFAME D'HÉLIOGABALE (épuisé).

LES BONNETS POINTUS.

MESSALINE LA CALOMNIÉE.

LES BATARDS D'AESCULAPE (épuisé).

LA MARCHE A L'ETOILE.

LES CAMPAGNES DU FEZZAN.

Sous presse :

CROIX DE LORRAINE SUR L'AFRIQUE.

SOUS LE SOLEIL SPLENDIDE.

A paraître :

DÉPARTS (poèmes).

LA MONTERAS-TU, LA CÔTE ?

PAUL MOYNET

COMPAGNON DE LA LIBÉRATION

L'Epopée du Fezzan

Préface de Jacques LORRAINE

Réédition numérique 2025

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation;
réservés pour tous pays.
Copyright by OFFiCE FRANÇAIS D'EDITIONS — Alger, 1944.

PREFACE

La dernière campagne du Fezzan a frappé le monde d'une stupeur d'admiration. Deux mille cinq cents kilomètres à travers l'un des déserts les plus redoutables du monde, sans ravitaillement, après l'escalade du Tibesti, qui dresse, dans la solitude, des pics s'élevant à 3.400 mètres, en pleine paix, ç'eût été, du seul point de vue sportif un exploit. Mais enlever au passage des bastions fortifiés depuis des années par un ennemi disposant d'engins motorisés et cuirassés, c'est fait d'armes qui dépasse les imaginations les plus audacieuses.

Des troupes françaises l'ont cependant réalisé en trente-neuf jours. Sous un « triste soleil splendide », par une chaleur de four, elles traversèrent tour à tour des déserts, tantôt de roches (la hammada), tantôt de pierres — celui que les Arabes appellent le serir ─ et aussi l'erg, aux étendues de sable brûlant.

C'est le royaume du souverain silence. Un silence qui n'est troublé par rien. Pas un oiseau, pas un insecte, pas un moustique, rien qui vive.

Dans les auto-mitrailleuses, 75 degrés centigrades. Les plaques de tôle brûlent les jambes et les bras. Les méharistes, pieds nus sur le cou des chameaux, écrasés par la chaleur, leur face émaciée, mangée par la barbe, poussent de l'avant. Ils mâchent de temps en temps des dattes sèches, tirées de la poche du séroual et leurs dents crissent sur le sable qui les souille.

Lorsque le soleil écorne l'horizon, les guides qui marchent en avant se retournent vers la tête de file. Et, tout d'un coup, la nuit cerne la colonne qui s'arrête. Les chameaux baraquent. Agenouillés, ils attendent qu'on les décharge et qu'on dispose en

cercle leur fardeau à côté d'eux. Lorsqu'on a du bois sec, on allume un feu au centre du groupe. Chaque goumier creuse une fosse en rejetant le sable du côté d'où vient le vent. Dans cette tombe d'une nuit, il se couche pour dormir, avec une couverture comme couvercle.

Au ciel montent les constellations. Des chacals arrivent on ne sait d'où et jappent.

Au-dessus de la terre encore chaude, le froid provoque des tourbillons d'air glacé. Les hommes claquent des dents. Avant l'aube, on répartit dans les bidons l'eau des outres avec parcimonie : un demi-litre par homme et par jour. Il en faudrait vingt fois plus pour compenser l'évaporation du soleil de la journée.

Et le combat contre la nature recommence.

Dans ces déserts, des oasis : Brach, aux sources chaudes ; Mourzouk, Traghen, Oum-el-Kébir et, plus à l'est, Koufra.

Quarante mille indigènes environ peuplent le Fezzan. Ils sont parfois très noirs, parfois la couleur de leur peau est d'un bistre très clair. Brun, tous, certes. Il y a, parmi les nomades, des Tobbous, mais surtout des Touareg. Ce sont les hommes bleus. Vêtus, dès l'enfance, de cotonnade indigo, leur peau en a pris la couleur. Pour protéger les yeux de la réverbération du soleil, leurs cils ont poussé très longs, courbés en cimeterres. Les Touareg, à la face voilée, les enduisent de kheul.

La vie des hommes bleus est mystérieuse, et nul ne sait où ils trouvent les pépites d'or qu'ils viennent, de temps à autre, sur des marchés lointains, à Tombouctou ou à Gabès, vendre pour des fortunes qui allument des éclairs dans les yeux des femmes.

Sont-ils les descendants des Garamantes, dont Hérodote rapporte de fantastiques descriptions ? On ne sait. Ce fut longtemps la nuit de l'inconnu. Les premiers renseignements modernes sont recueillis au dix-huitième siècle par un consul de France.

Exploré pour la première fois, sous l'égide de la Royal Geographical Society, par Horneman, le Fezzan devint le champ d'activité du grand explorateur français Henry Duveyrier. Son livre « Exploration du Sahara et des pays touaregs du Nord », paru en 1864, fut longtemps la principale source de renseignements sur le Fezzan.

Lorsque éclata la guerre de 1914, les Italiens venaient d'occuper le Fezzan. La domination italienne ne put résister à l'insurrection senoussiste et leurs troupes furent contraintes de se retirer vers le littoral. En 1915, les garnisons italiennes de Mourzouk, de Gadamès, de Ghat, sont massacrées ou mises en fuite. Elles sont recueillies par nos troupes des confins tunisiens.

Par la suite l'Italie mit plus de dix ans à conquérir la Libye et, en particulier, le Fezzan. N'arrivant pas à venir à bout de ces fières tribus, les fascistes eurent l'idée, pour affamer les guerriers nomades qui les harcelaient dans le désert, de supprimer la population civile qui les ravitaillait. Ce fut une honte dans l'histoire coloniale. Femmes, enfants, vieillards furent jetés dans des camps de concentration où les « héros » à chemise noire les laissèrent, sous un soleil de feu, mourir de faim et de soif. Trente-cinq mille Fezzanais se réfugièrent au Tchad français et au Soudan égyptien.

Jamais aucune puissance coloniale n'a traité avec aussi peu de pitié, d'humanité ou même simplement de bon sens, les populations sur lesquelles des traités leur donnaient des droits. On n'a jamais spolié, on n'a jamais massacré, on n'a jamais exterminé un peuple, comme les Italiens l'on fait du peuple tripolitain. Les rapports les plus accablants, les photographies les plus significatives s'amoncelaient sur le bureau de la S. D. N. sans que les Etats sociétaires prissent le moindre ombrage de ces horreurs.

On devine avec quelle ferveur les Fezzanais accueillirent lalibération. La France a rencontré auprès d'eux non seulement secours mais appui.

Lorsque Graziani, en 1931, attaqua Koufra par le nord, c'est à peine si l'oasis était défendue par quelques troupes arabes. Après des préparatifs considérables, après l'établissement de plusieurs bases de ravitaillement, les Italiens lancèrent leur attaque avec 7.000 chameaux, plusieurs milliers de chameliers, des sections d'artillerie, 20 avions, 300 camions et une section d'auto-mitrailleuses blindées. C'est ce combat « héroïque » que Graziani ne craignit pas de célébrer dans les termes suivants : « Nous pouvons affirmer que l'occupation de vive force des oasis de Koufra est la plus grande opération saharienne qui ait jamais été faite. Ce succès nous confère indiscutablement le premier rang parmi les armées du désert. Il est le fruit d'une organisation méthodique. Ce miracle d'organisation a frappé de stupéfaction nos voisins anglais et français.

« Aucun pays ne peut se vanter d'avoir mené à bien une campagne saharienne comme celle que nous avons conduit avec des effectifs aussi faibles dans l'immense désert du Fezzan. Les Français ne peuvent pas prétendre se comparer à nous. Et nous pouvons affirmer avec orgueil, sans crainte d'être démentis, notre absolue supériorité qui abasourdit les critiques les plus acharnés d'Outre-Monts et d'Outre-Mer. »

Et Graziani concluait : « Koufra est une étape dans la grande marche symbolique vers l'accomplissement du grand destin, du destin infaillible de l'Italie. Koufra est le symbole d'une race qui s'élève et qui a créé en regardant au loin. »

Que répondre à de telles vantardises ? Peau de lion dont, d'un coup de griffe, nos troupes ont dépouillé Maître... Graziani !

C'est le récit de plus de deux ans d'opérations que présente le commandant Moynet : premier raid sur Mourzpouk, au début de 1941, suivi immédiatement d'un second sur Koufra.

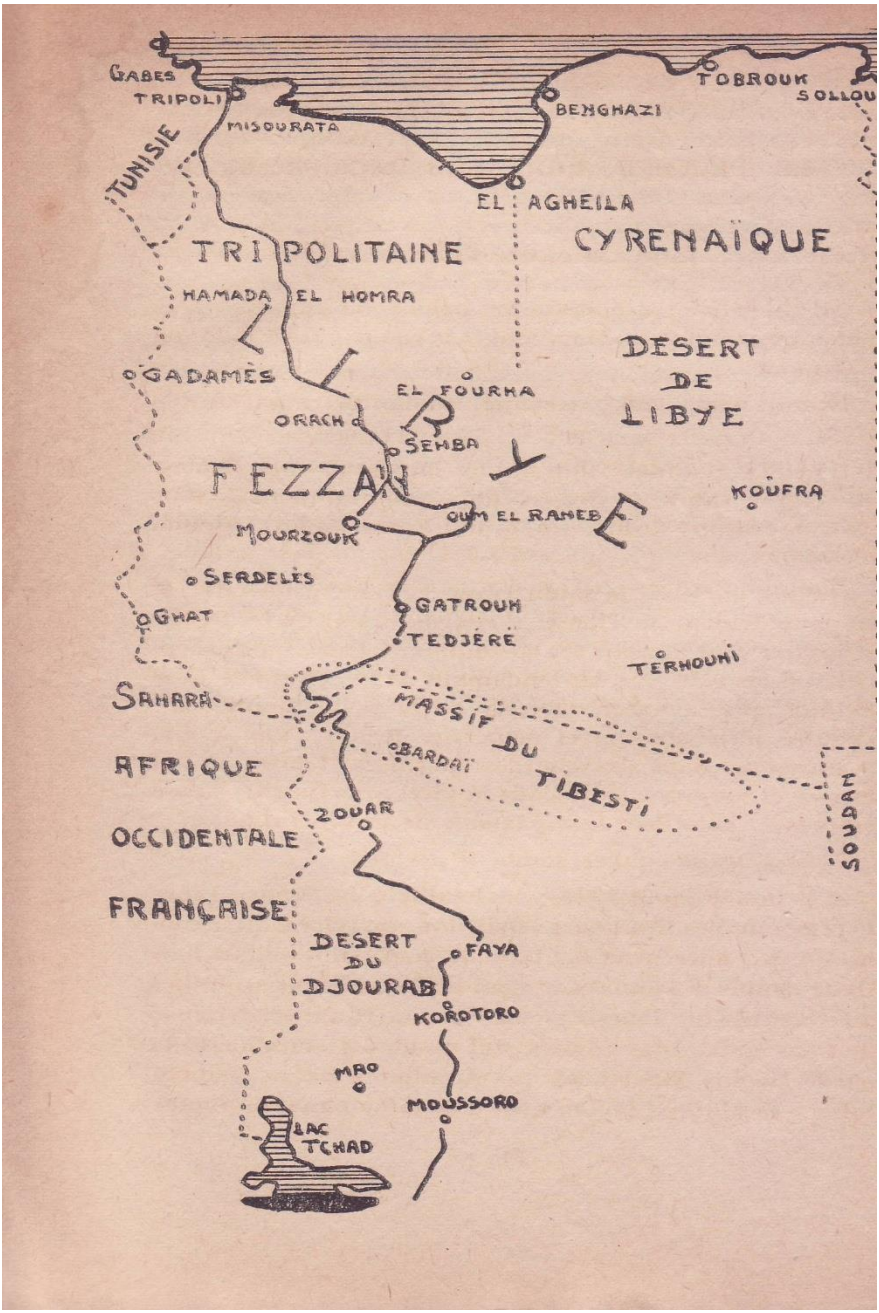
Troisième expédition qui provoque la chute de cette place où nos troupes entrent triomphalement le 1er Mars 1941. Le début de 1942 est marqué par une série de raids d'une folle audace. La fin de cette même année vit le départ de l'expédition qui devait « liquider » tout le Fezzan. Le 23 Janvier 1943, tirailleurs et officiers français entrent triomphalement à Tripoli.

Le récit du commandant Moynet est dépouillé de toute littérature. Les exploits qu'il rapporte sont assez éloquents par eux-mêmes et les hommes qui les ont accomplis ne recherchent pas de compliments.

Sans famille, sans argent, blessés, malades, empruntant un revolver à celui-ci, une mitrailleuse à celui-là, ils se sont battus là-bas, non pas pour conquérir de nouveaux territoires, mais parce que c'est là seulement qu'ils avaient la possibilité de prendre l'ennemi à la gorge.

La route est longue qui conduit au but qu'ils se sont fixé : la France. Elle est moins longue que celle qui séparait le Tchad de Tripoli. Or, ce n'est pas seulement pour libérer la France qu'ils se battent, c'est pour faire une France libre de toute domination, de toute tutelle. Le monde entier doit s'en rendre compte.

Jacques LORRAINE.


GABES
TRIPOLI
MISOURATA
TUNISIE
BENGHAZI
TOBROUK
SOLLOU
EL AGHEILA
TRIPOLITAINE
CYRENAÏQUE
HAMADA EL HOMRA
DESERT
DE
LIBYE
GADAMES
EL FOURHA
ORACH
SEMBA
FEZZAN
KOUFRA
OUM EL RANEB
MOURZOUK
SERDELES
GHAT
GATROUH
TEDJERE
TERHOUNI
SAHARA
MASSIF DU TIBESTI
BARDAÏ
AFRIQUE
OCCIDENTALE
FRANÇAISE
ZOUAR
SOUDAN
DESERT
DU
DJOURAB
FAYA
KOROTORO
MRO
MOUSSORO
LAC
TCHAD

LE PREMIER RAID SUR MOURZOUK

Jean Colonna d'Ornano

Un chevalier, un paladin, un prince, tel apparaît dans l'histoire le héros de Mourzouk : le colonel Jean Colonna d'Ornano.

Grand nom, belle découpe, soldat de tonnerre de Dieu !

Un coffre d'athlète, une stature imposante, une bouche en coup de sabre, un nez en coupe-vent, un monocle noir rivé à l'orbite droite, un grand front, voilà Colonna d'Ornano.

Quand, en 1937, le ministre de la Guerre lui offre le commandement du Tibesti, il choisit un par un les méharistes qui vont devenir ses co-équipiers. Tous, sans exception, on les retrouve, au lendemain de la capitulation de Pétain, aux avant-gardes de l'armée de Gaulle. De l'équipe d'Ornano, après deux ans de lutte, une moitié a succombé dans des charges furieuses ; l'autre se bat encore et toujours, balle dans la face, bras fauché, cuisse emportée. Tous sont Compagnons de la Libération.

C'est d'Ornano qui est tombé le premier.

A peine, en août 1940, eût-il rallié à la France Libre le régiment des tirailleurs sénégalais du Tchad, qu'il voulut en découdre avec ces Italiens dont il surveillait l'activité depuis des années, et dont il traquait les patrouilles aux confins du Tibesti et du Fezzan. Il s'entendit avec de bons camarades anglais, qui montaient, eux aussi, la garde depuis longtemps aux frontières de la Tripolitaine : le Major Clayton et le capitaine Crayton-Stuart.

Ensemble, ils organisèrent une opération tellement folle qu'elle faillit réussir à faire tomber Mourzouk. Il ne s'agissait de rien moins que de foncer à toute vitesse, tête baissée, à travers l'infernal bled qui s'étend à l'est du Sahara.

Se lancer avec une poignée d'hommes à plus de 500 kilomètres à vol d'oiseau en territoire ennemi, alors que des forts jalonnent les pistes, que des patrouilles les sillonnent, berner les uns, bousculer les autres, faire craindre une opération d'envergure, jeter le désarroi et l'affolement chez l'adversaire, frapper par tant d'audace l'Italien de terreur, l'indigène de stupeur, un tel plan portait bien la signature de Jean Colonna d'Ornano.

Personne ne peut réaliser avec plénitude pareille performance s'il ne connaît le vrai désert, pas celui des cartes postales, pas la banlieue d'Alger, pas même les parages de Colomb-Béchar, mais le Tafilalet, le Tanezrouf, l'immensité sans bornes du sable et du caillou, où rien ne pousse, sans ombre et sans eau.

La mort rôde, en robe soufre, le pas silencieux. De rares squelettes de chameaux apparaissent de ci, de là.

On rôtit du lever au coucher du soleil. On gèle la nuit.

Il y a des hommes qui aiment ces pays farouches. Le grand désert ? C'est un vice. Il n'est pas triste. Il est mortel. « Vive la mort ! » criaient les dynamiteros.

Colonna était un dynamitero.

Les gars qu'il désigna, parmi cent volontaires, pour l'accompagner dans ce raid inouï lui survécurent par miracle. C'étaient Massu, le capitaine Massu, commandant de la 6e Compagnie des Tirailleurs du Tchad ; le lieutenant Eggenspiler, les sergents-chefs Bloquet et Bourrat.

Le capitaine Massu est un Saint-Cyrien et un Africain. Le désert n'a pas de secret pour lui. Avec son ami le commandant Dio, il s'amusait à faire des raids d'entraiment sur des distances invraisemblables. Dio et Massu arrivaient exténués au terme de la

course, mais chacun d'eux se prétendait plus frais que l'autre et, pour le prouver, entreprenait immédiatement une nouvelle randonnée.

J'ai connu au Tchad le lieutenant Eggenspiler, grand garçon d'apparence timide mais officier impeccable. Il allait lui être donné d'émerveiller les anciens.

Cette phalange de braves rencontra le 4 Janvier 1941, à Kayugi, par 18 degrés de longitude et 24 degrés 22 minutes de latitude nord, les voitures anglaises qui devaient participer à leur entreprise.

Le petit groupe ne perdit pas de temps en congratulations et plongea dans le décor. Il partit de Mozaka.

Evitant la piste classique, il contourna le massif du Tibesti au ras de la frontière. Sur les cailloux coupants, les pneus se fendaient. Il fallait à chaque instant sauter des camions et, par une honnête chaleur de 50 degrés centigrades, réparer hâtivement. Puis ce fut le sable, un sable blanc, vaporeux, dans lequel on enfonçait en quatre tours de roues. Il fallait tout décharger en hâte et, pendant que des sentinelles couraient se poster sur les dunes environnantes, s'atteler aux ridelles, aux pare-chocs, à n'importe quoi, tirant, poussant, jurant et sacrant.

Les guides indigènes, habitués aux lentes caravanes chamelières, se trompaient, confondaient leurs rares et vagues repères : ici une carcasse de chameau blanche comme de la craie, là une ride imperceptible aux yeux d'un Européen. A la fin de ces journées épuisantes, la nuit descendait tout d'un bloc. Il fallait manger des conserves froides par crainte qu'un feu ne trahît une présence.

Pas de lune. Sous un ciel scintillant d'étoiles, après quelques heures de repos prises à même le sol, le convoi repartait.

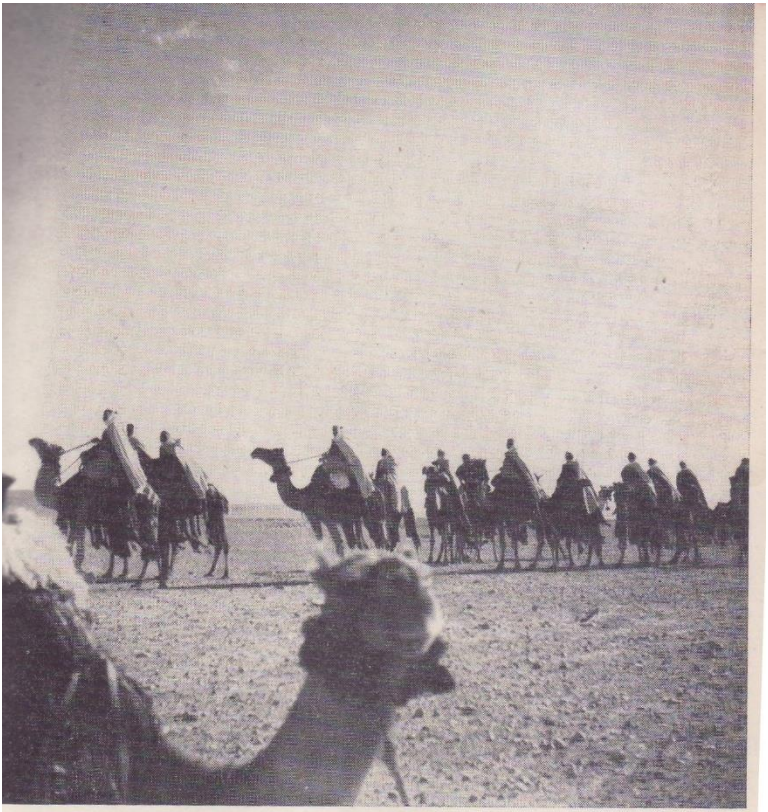
Il dépassa le 26e parallèle, arrivant presque jusqu'à Goddua pour que la surprise de l'ennemi fût plus complète. Qui se serait attendu, à Mourzouk, à une menace venant du nord ?

Le 11 Janvier, à 15 kilomètres du fort, les premiers arbres de la palmeraie étant en vue, les voitures se rassemblèrent et s'arrêtèrent un instant. Il fut convenu que le détachement français attaquerait le fort de Mourzouk avec l'assistance de la patrouille Creighton-Stuart. Elle venait de rejoindre. Son armement se composait d'un canon de 37, de deux mortiers, de deux mitrailleuses. Au même moment, la patrouille Ballantyne et une partie des Français plongerait avec le Colonel d'Ornano sur le terrain d'aviation, que 1.200 mètres environ séparaient du fort italien.

Les Britanniques entamèrent des boîtes de corned beef. Invité par le Major Clayton à partager son repas, Colonna d'Ornano répondit en riant : « Je ne mange jamais avant de me battre, mais, ajouta-t-il, en rajustant son monocle noir, je me rattrape après ».

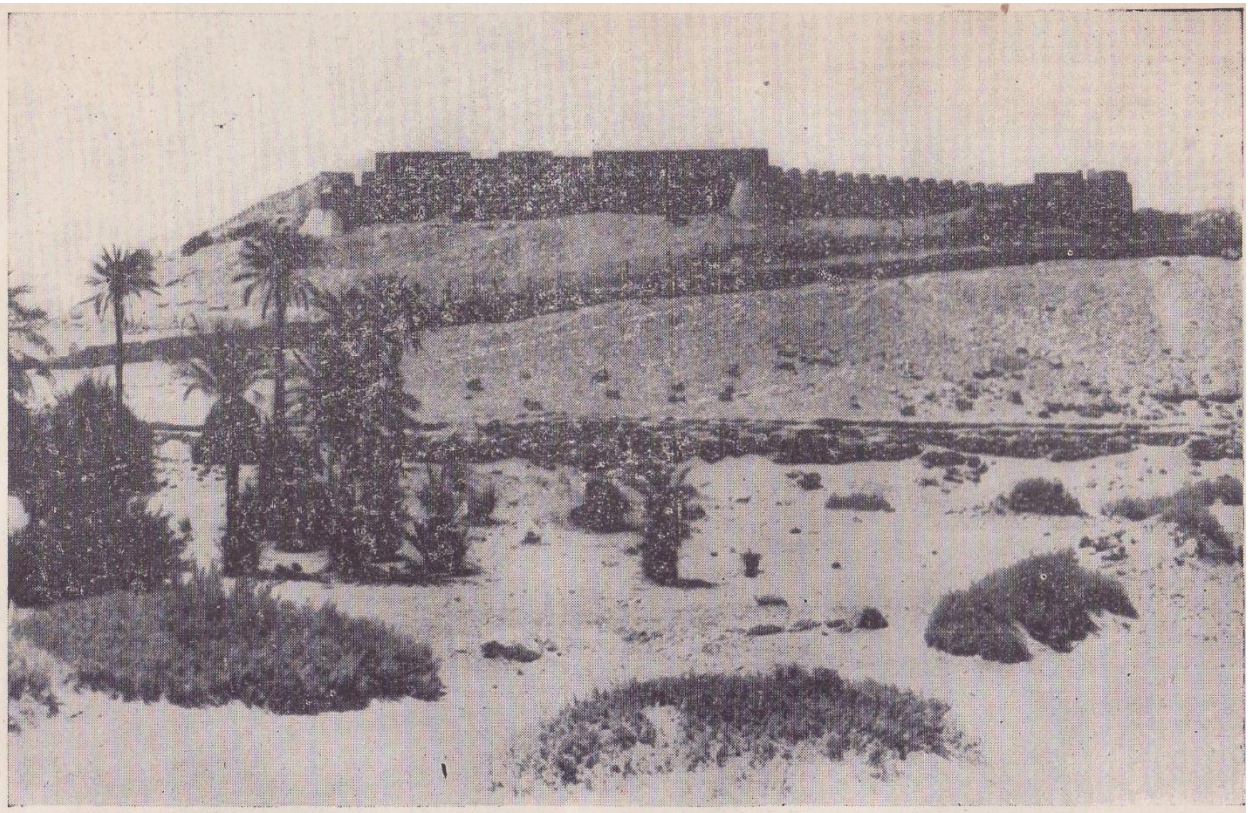
Ils repartirent. Jusqu'alors caché par une dune en croissant, le fort surgit, impressionnant carré de 100 mètres de côté. Aux angles, quatre tours de trois étages. Une allée de maigres palmiers s'allonge devant la grande porte.

La surprise est totale. Les Italiens croient à l'arrivée d'un convoi ami et l'attendent devant le porche. Aux premiers coups de feu ils plongent dans le fort dont la porte se ferme. Il est midi juste. Les vautours et des charognards planent au-dessus du poste. Les mitrailleuses du fort concentrent leur feu sur la voiture de tête. La patrouille française répond à bout portant. Les balles transpercent le portail, écornent les meurtrières. Leur tir empêche la garnison italienne de bouger. Cibles bien visibles, les voitures — elles ne sont pas blindées — encaissent et rendent coup pour coup.



SUR LE REG, LE GOUM PREND POSITION DE DÉPART.

Planche I.



LE FORT EL-TADJ, EN PLEIN DÉSERT, SURVEILLE LE BLED.

Selon le programme arrêté, le détachement français se précipite vers le champ d'aviation, met le feu aux appareils, fait prisonniers la trentaine d'Italiens de l'aérodrome. Les armes automatiques se font de plus en plus rageuses. Dans un bref silence, on entend blatérer les chameaux entravés. La garnison du fort est trop affolée pour tenter une sortie, mais bientôt il devient évident qu'on n'en viendra pas à bout. Ce n'est pas avec des camions qu'on escalade des murs de 10 mètres de haut. Il faut décrocher. Le capitaine Massu est d'ailleurs blessé. Deux balles l'ont atteint à la jambe. Il décroche et se dirige vers le champ d'aviation.

En quelques minutes le regroupement s'opère et, à 14 heures, la route de Sebha et le kilomètre 15 voient repasser les audacieux « raiders ». On s'aperçoit alors que Colonna d'Ornano est tué. Une rafale de mitrailleuse l'a littéralement coupé en deux. Six balles l'ont atteint, alors qu'allongé sur les bidons d'essence et les caisses de munitions de sa camionnette, il déchargeait sur l'ennemi son fusil-mitrailleur.

Aux côtés du sous-lieutenant néo-zélandais Hewson, dans sa fosse de sable surmontée d'une croix de bois, drapé dans sa gandhoura écussonnée de l'ancre coloniale, l'homme sans peur, le colonel d'Ornano, repose. L'ennemi n'ose troubler l'enfouissement du héros.

Le Major anglais lit sur la tombe la Prière des Morts. Les soldats français présentent les armes, et les fiers soldats reprennent leur marche. Avec quelques-uns de leurs prisonniers, ils vont rejoindre le Tibesti, invaincus, chargés de gloire, à jamais célèbres dans les annales africaines.

Je reviens de Mourzouk. Il faut être juste. Il faut l'écrire. Les Italiens ont solennellement transféré la dépouille mortelle de Jean Colonna d'Ornano dans un petit cimetière, sous une dalle de marbre gris, qu'une croix surmonte, aux côtés de leurs morts, dont le capitaine commandant le fort, tombé le même jour.

J'ai lu le rapport officiel transmis à Rome par la garnison de Mourzouk. Il rend noblement hommage au premier héros français qui ait sacrifié sa vie, depuis l'infâme capitulation de Juin 40, à l'idéal qui anime encore le plus humble soldat, le matelot, l'aviateur, comme les plus célèbres généraux français, tous les patriotes qui foncent pour libérer la France, derrière de Gaulle, en chantant la Marseillaise.

MISSION REMPLIE

Le 12 Janvier, piquant vers le sud, le capitaine Massu et ses camarades anglais se rendent maîtres du poste de Traghen, à 50 kilomètres à l'est de Mourzouk.

Comme il est joli le fort de Traghen ! Il est badigeonné en vert. De loin, il se confond avec les palmiers. Il a une bonne petite allure de château fort. Il est propre, net, solide. Il est même sympathique. De son chemin de ronde on découvre un grand et profond fossé qui le cerne, puis le village, très mignon, très arabe Hollywood, avec les minarets gentils de deux mosquées.

Sa garnison étique est effarée et se rend sans combat. Elle offre le couscous, de l'eau. De ses armes et de ses munitions on la débarrasse par un feu de joie. On ne s'attarde pas.

Faire prisonniers et emmener en A. E. F. ces quelques pauvres diables ? Allons ! Voyons ... !

Le capitaine Massu, Clayton, Crayton-Stuart, benoîts, remontent en voiture et partent vers Oum-el-Araneb.

Oum-el-Araneb, « la mère aux lapins! »

Allah sait seul à la suite de quel miracle des lapins de garenne se sont mis à pulluler dans cette mince oasis. Un gros village en boue, vaguement consolidée de bois, poutres en rômiers, portes branlantes, abrite deux ou trois cents nazs, pouilleux à faire frémir. Des mioches morveux, des paquets d'étoffes sales qui voilent précipitamment de vilains museaux soi-disant féminins au passage du blanc, des chameaux galeux, se traînent dans les ruelles surchauffées, sur une litière de crottin et d'immondices. Au sud-est s'élève un petit fort mal fichu, mais hérissé d'armes.

J'ai compté 4 canons antichars, 17 mitrailleuses lourdes et 12 légères dans les casemates d'Oum-el-Araneb, des pyramides d'obus, des montagnes de caisses de cartouches, de paquets de poudre en lamelle, des amoncellements de grenades. Le fort — trop bas d'ailleurs, avec un médiocre dégagement de tir — est le poste d'attache de la compagnie saharienne du capitaine De Valle, Italien en dépit de son nom français, un haut garçon qui sait se battre.

Oum-el-Araneb est bordé par du sable mou. Fonçant à toute vitesse, les voitures de la petite colonne tentent de forcer le passage. Elles ne sont plus qu'à sept ou huit cents mètres du fort quand les mitrailleuses italiennes ouvrent le feu. Elles doivent faire demi-tour, mais le sable les stoppe. Sous les rafales de balles il faut les désensabler. Les canons s'en mêlent. Pendant un quart d'heure, cible noire bien détachée sur la plaine presque blanche, cette poignée d'hommes est en danger mortel.

Enfin, le sable est passé et sous le soleil triste et splendide la randonnée reprend vers Gatroum.

Au passage, voici Zuila.

Zuila, autre village funambulesque, est au pied d'un tombeau de cheik, ou de hadji, vieux d'on ne sait combien de siècles, clos comme un coffre-fort. Par une lucarne, dans la pénombre, on distingue vaguement de petits lambeaux d'étoffe verte nouée au bout de pieus fichés en terre. Autour de Zuila court une espèce de muraille crénelée. Cela pourrait à la rigueur résister à l'assaut d'une horde targui.

Je ne crois pas que nos héros aient pris le temps de copier les inscriptions italiennes, en belles lettres noires, qui s'étalent sur les murs du palais de Zuila. Mais il eût été dommage qu'elles restassent ignorées.

Au-dessus du corps de garde :

« GRANDE E QUEL SOLDATO, QUEL SILENCIA NEL FURORE DELLA GRIGANDO ».

Sur le fronton de la salle d'honneur

« A DIO L'ANIMA MIA ».

« A LA PATRIA LA MIA VITA ».

Sur la porte du petit endroit :

« IL COURAGGIO E ABITTUDINE. MUSSOLINI ».

Sacré Bénito !

Et celle-ci encore, que je traduis

« SACHE MOURIR COMME TU AS VÉCU : EN SILENCE ! »

Et vlan ! Un coup de mandoline !

Mais revenons aux choses sérieuses. La colonne dépasse ce poste fantôme — quatre askaris et un sous-officier indigène — et se dirige donc vers Gatroum.

Gatroum, c'est un gros morceau. Il faut contourner Gatroum en vitesse. Alerté par la radio, un gros bimoteur italien survole la petite colonne et la mitraille. Pas de casse, mais une troupe repérée dans le désert ne doit pas perdre une seconde.

Elle se hâte vers le sud. Elle espère trouver à Tadjéré l'appui d'un détachement français, à chameaux, qui s'est effectivement élancé à sa rencontre.

Il était parti de Wour, ce groupe, avec les lieutenants Sarrazac, de Bazelaire, Lartigolle, l'adjudant Manson, les sergents Dumas-Delage et Truillot.

Lartigolle et Dumas-Delage, escaladant le massif de l'Afafi, arrivèrent au petit fortin triangulaire de Toummo et s'y installèrent, tandis que le gros du peloton se dirigeait vers Tadjéré.

Ils furent trahis par un guide indigène, Korel, qui a pris la fuite et qu'on n'a pas encore découvert. Il vendit aux Italiens le secret de l'opération. Et tandis que la petite colonne trimait dans le désert, l'ennemi préparait sa défense.

Nos gars avaient gonflé leurs outres en peau de chèvre d'eau des « Gueltas », ces gouffres du Tibesti où dorment les pluies : tous les quatre ou cinq ans il pleut, là-bas, à gouttes grosses comme des grêlons, pendant un jour ou deux et dans les crevasses de granit cela s'accumule. Les nomades puisent au passage l'infiniment précieux liquide.

Subitement, alors que tirant le chameau par la bride, ces deux cents hommes avançaient péniblement vers Tadjéré, l'aviation italienne piqua vers eux. Par chance, ils purent s'applatir, se confondre avec le reg... et ce furent les chamelles toubou, d'un troupeau proche, que les brillants héros des Forces Royales Aériennes de Sa Majesté Victor-Emmanuel III bombardèrent en leur lieu et place.

Les chameaux, à l'heure à laquelle nous écrivons, n'ont pas encore exercé de représailles ni déclaré la guerre au Roi-Empereur.

La colonne cependant fit demi-tour et c'est à Toummo que s'opéra enfin la jonction entre la patrouille Clayton-Massu et les méharistes. De là, tous rentrèrent à Zouar en traversant sans encombre la corne septentrionale de l'Afrique Occidentale Française.

Ainsi s'achevait un raid que j'ai cru devoir minutieusement relater, car il est sans précédent dans les annales coloniales.

EN 1941, ON PREND KOUFRA

Une nouvelle opération, destinée comme la première à acquérir des renseignements, fut alors organisée par le colonel Leclerc. Il s'agissait, cette fois-ci, d'attaquer l'oasis et surtout l'aérodrome de Koufra. Koufra est à plus de 900 kilomètres au nord-est du poste frontière français de Tékro. C'est un groupe de palmeraies dominées par l'éperon du Djebel-el-Bud, sur lequel les Italiens ont construit l'imposant fort d'El-Tai, carré de 150 mètres de côté, flanqué de bastions garnis de canons et de mitrailleuses. L'aspect de la citadelle, juchée sur un cap rocheux, impose le respect. Le feu de ses armes automatiques commande le terrain à deux kilomètres à la ronde. De l'observatoire du fort, les guetteurs peuvent repérer tout mouvement à plus de 15 kilomètres.

Le terrain d'aviation de Koufra servait de base aux communications italiennes entre la Libye et l'Ethiopie qui était encore, en 1941, aux mains des Italiens, en partie. Trente mille hommes tenaient notamment toujours Gondar et ses approches. La Somalie française recevait son courrier par avion avec relais à Koufra.

L'attaque de l'oasis de Koufra présentait de très grosses difficultés, par suite de l'état des pistes désertiques et des distances à franchir pour amener à pied d'œuvre les approvisionnements nécessaires.

Le colonel Leclerc choisit Faya comme base de départ. Faya est en zone désertique, à 1.050 kilomètres au nord-est de Fort-Lamy. C'est une palmeraie au fond d'une immense cuvette bordée de rochers calcaires aux contours déchiquetés et burinés par l'action du furieux vent du nord-est. Le petit poste est coquet.

La place blanche au centre de laquelle se trouve le Monument aux Morts d'Aïn-Galaka, victoire française qui ouvrit en 1913 tout le nord du Tchad à l'influence française, est bordée par les cases administratives. Plus loin s'étend, parmi les palmiers, le village indigène construit en briques crues. Il est occupé par les Fezzanais, émigrés de Kouffra et de Mourzouk. Ensuite c'est, sur les dunes vives, l'éparpillement des petits villages goranes sédentaires (Kamadia).

Préparatifs

La colonne, rassemblée à Faya par le colonel Leclerc, comprenait des pelotons de la compagnie portée, deux sections du groupe nomade de l'Ennedi, trois sections de la 8e compagnie, une section de 75 de montagne, plus un peloton d'auto-mitrailleuses Laffly, un train de combat de vingt camions et une trentaine de voitures particulières aptes aux missions de renseignement et de combat, placées sous le commandement direct du Major Clayton. Un groupe de bombardement sous le commandement d'Astier de Villate prenait part à l'opération. Selon les renseignements, l'ennemi disposait d'environ 1.500 hommes, dont le leader était le capitaine Moreschini, ardent et vieux méhariste d'une trempe presque française.

De leur côté, les Britanniques, revenant de l'expédition sur Mourzouk et devant rentrer au Caire, s'étaient joints à l'expédition. Ils parvinrent le 27 Janvier 1941 à Djebel-Chérif, en territoire tripolitain. La mission du Major Clayton était de pousser une reconnaissance en direction de Koufra mais il fut presque immédiatement repéré par l'aviation italienne. Il était alors parvenu au puits de Bischara. Il s'aperçut que celui-ci venait d'être comblé par l'ennemi. Les Britanniques essayèrent de se dissimuler le long de quelques rochers pour échapper aux vues d'un avion mais ils furent attaqués par des voitures blindées

italiennes, tandis qu'un camion muni d'un canon de 75 mm entamait le feu contre eux. Trois camions anglais furent détruits. La patrouille chercha à s'échapper en décrivant un cercle par le nord, mais elle fut attaquée à nouveau à coups de bombes et de mitrailleuses par des Savoia-Marchetti qui endommagèrent la voiture du Major Clayton, qui fut lui-même très grièvement blessé. Clayton et une partie de ses hommes furent faits prisonniers.

Le 1er Février, les quatre Britanniques qui avaient réussi à échapper aux Italiens, fuyant leurs voitures en feu, entreprirent de revenir à pied vers nos avant-postes. C'était une randonnée de 400 kilomètres qui commençait. A eux quatre, ces hommes n'avaient que six litres d'eau. Ils ne possédaient pas de boussole. Le soleil se lève à l'est. L'ouest est donc à l'opposite. Le nord est par là... marcher franc sud c'était aller vers les territoires français libres. Et c'est ce qu'ils firent, à travers le désert sans bornes. Pendant dix jours, sous le soleil effroyable, se guidant sur les traces laissées par leurs voitures à l'aller, ils se traînèrent de dunes en dunes. Enfin, le 11 février, un de nos avions les aperçut et piqua sur eux. Mais il ne put se poser et dut se contenter de leur jeter un bidon d'eau. Le 12, une de nos camionnettes partie à leur rencontre, découvrit sur la piste le bidon vide. Ces mots y avaient été gravés avec la pointe d'un couteau :

« Environs de Tekro. Avons beaucoup soif et faim. Marche trace des autos. Signé : Winchester et Moore. »

Les pas des quatre hommes allaient zigzaguant vers le sud ; on les trouva évanouis à 40 kilomètres du bidon.

L'un d'eux mourut quatre jours plus tard. Un autre est devenu fou ; les deux derniers ont demandé à repartir au front immédiatement.

Je prie que l'on s'arrête et que l'on salue.

On ira quand même à Koufra

Le colonel Leclerc sait maintenant que l'ennemi est sur ses gardes. Il s'agit de ne pas lui laisser le temps de se retourner. Leclerc donne l'ordre à l'aviation d'effectuer le 2 Février, puis le 5 Février, des vols sur Koufra. Nos appareils détruisent cinq avions italiens, des dépôts de munitions et d'essence et des installations au sol.

Le colonel envoie sur Koufra une patrouille très légère, de vingt-deux voitures, qui traverse le désert à toute vitesse et arrive en quarante-huit heures à proximité de la ville.

Elle stoppe dans une petite palmeraie où elle attend la nuit du 7 au 8 Février pour pénétrer dans le village indigène d'El-Giof. Le colonel Leclerc va lui-même en réveiller le chef, pendant qu'un capitaine enfonce la porte d'un poste de carabiniers. Les tables croulent sous des monceaux de paperasses. Un portrait de Mussolini vit sa dernière minute. Le terrain d'aviation est l'objet d'une visite minutieuse. A trois heures du matin, un avion flambe et le détachement français remonte en voiture.

Un petit poste italien le salue au passage de salves de mitrailleuses. A l'aurore, des avions italiens survolent la petite patrouille et l'attaquent.

Le colonel Leclerc donne alors des instructions pour surveiller Koufra, et organise un détachement motorisé de la valeur d'une compagnie, avec mission de harceler le poste et de gêner la retraite éventuelle de l'ennemi.

Le 16 Février 1942, les troupes sont à pied d'œuvre à Sarra, dont le puits, détérioré par les Italiens, vient d'être réparé. Le 18 Février, une patrouille montée sur camionnettes Bedford accroche l'ennemi aux environs de Koufra. L'adversaire oppose la Compagnie Saharienne italienne N° 19, appuyée par une unité motorisée de treize voitures, dont plusieurs gros camions.

Nous ne pouvons aligner que dix voitures dont la moitié des armes s'enrayent ! Un demi-peloton de cinq voitures fait face à l'ennemi, pendant que l'autre moitié de nos éléments tente de déborder par la gauche. Le soleil est haut dans le ciel et les tirailleurs eux-mêmes transpirent comme s'ils sortaient d'un bain. Flambent plusieurs de nos voitures touchées par des balles traçantes. Des caisses de munitions éclatent avec une pétarade assourdissante ; les balles frappent aveuglément de tous les côtés. Vers 16 heures, notre Compagnie Saharienne se trouve dans une position difficile. Elle est attaquée à la fois de trois côtés. Un terrain dénudé s'étend entre les lignes. Mais, au soir, les Italiens se retirent. Dans la nuit du 18 au 19 Février, les Italiens se replient sur El-Haouri. Pendant la matinée du 19, la garnison fixe du fort d'El-Tag reste inactive, mais les avions marqués à la croix de Savoie attaquent la colonne française à la bombe et à la mitrailleuse. La journée se passe en combats incertains. Dans la nuit du 20, les Italiens enterrent leurs morts et se retirent en direction de Tazerbo.

Le Siège de Koufra

Dans la matinée du 19 Février, la colonne Leclerc entreprend un vaste mouvement tournant en direction de Koufra, dans un terrain chaotique, mi-sable, mi-rocher. Les voitures roulent pendant plusieurs heures avant que l'ennemi ne soit en vue. Le colonel Leclerc met pied à terre et escalade une petite éminence de sable pour inspecter le terrain. Le feu des armes automatiques est très dense. Leclerc décide d'envoyer un petit groupe sur le flanc droit de l'adversaire, pour lui faire croire qu'il est tourné.

A ce moment, une voiture italienne s'échappe du fort et file sur la piste du nord, celle de Benghazi. Elle vient tomber au milieu de trois des nôtres qui sont en réserve au pied d'un piton. Un avion italien survole le petit groupe des quatre voitures et l'attaque en rase-mottes. Nos hommes, absorbés par une réparation, ne répondent même pas à son tir, arrachant ce cri aux prisonniers italiens : « Per Baccho! Tirez! Français, tirez! mais tirez donc! et descendez-le, cet animal-là. » Imperturbables, nos hommes terminent leur réparation.

Le siège du fort d'El-Tag commence. Le village d'El-Coof et les palmeraies environnantes sont organisés pour la défense au cas où des renforts italiens tenteraient de les prendre à revers. Les tirailleurs goûtent fort cette nouvelle vie pleine d'imprévu. Les sabres pris aux carabiniers de Sa Majesté Victor-Emmanuel, roi d'Italie et Empereur d'Ethiopie, n'ont été distribués qu'aux Goumiers qui se sont distingués au feu. Ces braves promènent leurs trophées dans tous les villages et racontent leurs exploits à qui veut les entendre. Dans les jardins, les indigènes leur offrent avec empressement le mouton, les dattes, les légumes et ce vin indigène qu'on appelle le « Mérissé ». Autour du fort, les sentinelles de la colonne française sont attentives. Le colonel Leclerc ne songe pas à entreprendre une action violente de jour, car on n'imagine pas des troupes franchissant le haut mur crénelé de l'ouvrage, comme cela se voit sur les Images d'Epinal. Le tir de 85 harcèle la garnison du fort pendant tout l'après-midi du 21.

Les Italiens ripostent et leur feu très dense contraint nos hommes à faire de longs détours pour communiquer entre eux. Le commandant Dio résoud un jour le problème à sa façon. Il a découvert dans la palmeraie de Koufra l'unique cheval de la garnison, occupé à se repaître des choux du jardin. C'est la monture du capifaine Moreschini, le commandant du fort.

Il l'enfourche, l'emballe, et traverse en trombe le glacis d'El-Tag. Les balles font jaillir le sable sous les sabots de l'animal qui n'a jamais couru si vite de sa vie.

En sautant à terre, près d'un 75, le commandant fait tranquillement :

« Vous les avez vus, ces imbéciles ? Ça n'a pas l'air de leur plaire que je monte la bourrique à Moreschini »

Le 22, on remarque un remue-ménage dans le fort et il semble que les Italiens se réfugient plus à l'arrière dans les bastions.

Le 25, le commandant veut en avoir le cœur net. Il prend avec lui sept Européens, un groupe de tirailleurs et le lieutenant Corlu, et, de sa longue démarche de lévrier, le voilà qui s'avance vers le point d'appui italien, le revolver au poing et les grenades à la ceinture. Il massacre six de ces messieurs et met en fuite les trente-cinq autres. Il est lui-même grièvement blessé par les éclats de grenades. Le lieutenant Corlu est atteint sérieusement.

Pendant ce temps, le colonel Leclerc établit son poste de commandement à El-Chair, ancien poste de Carabiniers Royaux. Le harcèlement continue. Aucun repos n'est laissé à la forteresse. Les défenseurs du fort s'énervent et tirent systématiquement sur les places et les carrefours du village indigène.

La nuit, c'est bien pire. Au moindre bruit, le barrage général se déclenche. Les Italiens nous offrent de magnifiques feux d'artifices. Il faut les louer de leur sens du spectacle : les balles traçantes bleues, vertes, rouges et jaunes sont d'un magnifique effet.

Le 26, vers 20 heures, deux cent cinquante caisses de bombes italiennes explosent. C'est nous qui venons de les faire sauter. Les Italiens les avaient enterrées secrètement dans la palmeraie.

Etonnés par cette violente détonation, les vaillants défenseurs du fort ne tirent plus un coup de fusil de la nuit.

Plus tard, leurs prisonniers avoueront qu'ils avaient complètement oublié la présence de ce dépôt de munitions et qu'ils avaient cru qu'au contraire c'était nous, qui détruisions nos propres munitions avant de lever le siège de la citadelle.

La Reddition

Or, le lendemain, 27 Février, les troupes françaises sont toujours solidement en place. Un éclat d'obus coupe la drisse du pavillon italien du fort. Dans l'après-midi, la garnison d'El-Tag envoie un pli au colonel Leclerc pour lui demander un armistice permettant l'évacuation des blessés. Le capitaine de Guillebon et le lieutenant Sammarcelli marchent au-devant du parlementaire et lui exposent que nous voulons la reddition sans conditions de la forteresse. Dans la nuit du 28 Février, le tir de 75 empêche tout le monde de dormir.

Le 1er Mars, à l'aube, le drapeau blanc flotte sur le fort investi.

Un officier italien s'avance en parlementaire. Il apparaît immédiatement au colonel Leclerc que l'ennemi cherche à gagner du temps, mais que la reddition n'est pas encore proche. Il se fâche. On le voit scander de gestes tranchants l'ultimatum. L'officier se dispose à rendre compte de sa mission à ses chefs.

Alors, le colonel a un trait magnifique. Il propose avec courtoisie au parlementaire de le raccompagner et le fait monter dans son pick-up. Lorsque, arrivé devant le portail de El-Tag, l'Italien veut prendre congé, Leclerc ne lui répond pas et pénètre froidement sous la voûte d'entrée. D'un ton sans réplique, il commande qu'on réunisse immédiatement tous les officiers du poste. Médusé, l'officier de garde obéit, et le premier de nos

détachements qui arrive quelques minutes plus tard dans la cour intérieure du fort assiste à un spectacle étrange : un colonel français harangue une brochette d'officiers italiens, au garde-à-vous !

Le fort est solide et vaste ; il est même tellement grand et nos effectifs tellement minces que le Père Branner, un de nos aumôniers militaires, doit lui-même se poster en sentinelle, baïonnette au canon, à la grande porte du fort. Il a vraiment belle mine avec sa barbe de fleuve, étalée sur sa poitrine, et son appareil guerrier.

Le colonel Leclerc passe les troupes en revue.

Les Italiens ont entassé leurs armes dans un coin de la cour intérieure ; ils sont rasés de près et souriants. Ils ont revêtu la tenue de gala or et garance. Nos hommes sont déchirés, sales et hirsutes ; ils ont les joues creusées par la fatigue et la dysenterie, mais ils bombent le torse et présentent les armes au pavillon tricolore, accompagné de la flamme à la Croix de Lorraine qui monte victorieuse au mât du fort de Koufra.

Le Butin

En nous cédant la place le capitaine italien Colonna nous livrait 12 officiers, 52 sous-officiers et hommes de troupe, 3 relégués politiques antifascistes, dont un maçon lombard de 51 ans, père de six enfants, ancien combattant de la grande guerre, 325 Askaris ou tirailleurs libyens, 4 pièces de D.C.A. et d'antichars, calibre 20, 48 mitrailleuses : Breda, Swarzlose, Fiat, 53 mitrailleuses légères, des dizaines de milliers de cartouches, 9 voitures Spa (matériel saharien), 2 Fiat de 7 tonnes et 3 voitures légères de reconnaissance. Ceci pour ne parler que du matériel militaire immédiatement disponible.

Le fort était remarquablement équipé et ravitaillé. Il renfermait de multiples moteurs à essence, une centrale électrique, un atelier auto et avion. Il était abondamment fourni

en ravitaillement. Les caisses de thon et de lait encombraient les magasins. Des sacs de farine, remplaçant les sacs de terre classiques, bouchaient les meurtrières. Il y avait un tel stock de macaroni et de fromage parmesan que le colonel Leclerc put nourrir nos tirailleurs pendant plusieurs semaines de ces délicatesses italiennes.

C'est avec un sentiment de soulagement inexprimable que nos prisonniers constataient que les Français n'étaient pas seulement humains, mais, disons-le, bien bêtes. Le colonel Leclerc ayant invité à déjeuner, après la conquête de Koufra, le capitaine Colonna, parce que lui, tout au moins., s'était battu correctement, celui-ci ne put retenir ce cri du cœur : « Ah ! enfin, aujourd'hui et pour une fois, je vais pouvoir manger tranquille. »

Le capitaine Colonna a pu manger tranquille jusqu'à la fin de la guerre. On n'oserait pas en dire autant du colonel Leclerc, ni de ses hommes.

Les Médecins

Il serait injuste de terminer cette narration de l'affaire de Koufra sans mentionner l'admirable dévouement du médecin capitaine Mauric, un ancien de Kribi-Batouri, et du capitaine La Quintinie, mort pour la France. La Quintinie souffrait cruellement d'une septicémie pour laquelle il aurait pu se faire évacuer, même avant que la campagne ne commence. Il ne voulut pas lâcher ses hommes. Les fatigues extraordinaires qu'il endura pendant cette courte mais violente campagne achevèrent de détruire sa santé. Lorsque Koufra fut pris et qu'il se décida enfin à se soigner, il était trop tard, et le médecin-capitaine La Quintinie succomba.

Le rôle de médecin d'une de ces colonnes tchadiennes est des plus ingrats car le danger auquel le Service de Santé se trouve exposé est exactement le même que celui de la troupe.



AFFAMÉS PAR L'ITALIEN, LES FEZZANAIS SE PRÉCIPITENT SUR LES VIVRES QUE NOUS LEUR DISTRIBUONS.

Planche II.



UNE PHOTO AÉRIENNE DE MOURZOUK PRISE PAR UN APPAREIL DU GROUPE « BRETAGNE »

Les fatigues sont plus grandes encore, car à chaque étape, tandis que les camarades se reposent, les médecins doivent soigner les blessés et les malades. Ils n'ont pas la possibilité de riposter directement au feu de l'ennemi, le plaisir de rendre coup pour coup. Il faut une santé morale de fer pour remplir de telles fonctions. La plupart des médecins du colonel Leclerc, comme ceux du colonel Monclar en Abyssinie, ceux du général Legentilhomme en Syrie, ceux du général de Larminat et ceux du général Koenig en Libye, vivaient déjà en Afrique Equatoriale Française, au Tchad et au Sahara depuis des années. Ils étaient épuisés par d'interminables séjours dans des postes ingrats et pour la plupart taraudés par le paludisme et la dysenterie. Tous avaient à rompre, pour suivre le général de Gaulle et pour continuer le grand combat de la libération, les liens les plus chers. Hommes de science, les médecins du Tchad ont risqué leur vie, en soldats. Qu'on y songe : autre chose est de travailler dans un hôpital, autre chose de risquer à chaque seconde sa peau, au feu, mains désarmées. Je veux croire que justice sera rendue dans la France Libérée, à ces héros.

LES OPÉRATIONS DU PRINTEMPS 1942

L'occupation permanente de Koufra par nos troupes ne présentait d'intérêt militaire qu'à la condition que l'oasis puisse être ravitaillée et approvisionnée en munitions par nous d'une façon permanente et en abondance.

Or, à la fin de 1941, que l'on se souvienne que les Britanniques ne tenaient encore qu'une faible partie de la côte méditerranéenne. Le ravitaillement par le nord était donc impossible. Par le sud il était très périlleux. On le tenta pourtant.

Le groupe nomade du Tibesti reçut des instructions pour se mettre en liaison avec la garnison de Koufra. Parallèlement furent lancées au Fezzan une patrouille de dix voitures en direction de Sehba, commandée par le lieutenant Geoffroy, deux patrouilles de vingt voitures avec le commandant de Guillebon en direction de Tebessa et de Zuila; une patrouille de dix voitures commandée par le capitaine Massu en direction de Oum-El-Araneb. Ces quatre patrouilles avaient pour mission de provoquer une impression d'insécurité chez les Italiens.

Elles étaient appuyées par une réserve qui se composait :

1° Du G. N. T. ;

2° De dix voitures dirigées par le capitaine Dubut, dont le but était Gatroum;

3° Du détachement Dio-Politi, lequel piquait vers Tadjérré.

Quels furent les résultats de cette équipée ?

Geoffroy a baroudé contre une compagnie saharienne italienne.

Guillebon a pris Tebessa et Oum-el-Kébir.

Quant à Massu, il s'est expliqué avec l'ennemi devant Oum-el-Araneb, subissant des attaques opiniâtres de l'aviation italienne.

Dubut a pris Gatroum.

Dio et Politi ont pris Tadjerré et baroudé aux limites du poste contre des méharistes italiens. Ils ont fait prisonnier le capitaine Bracchoti, grièvement blessé au bras.

L'officier français qui servait personnellement la pièce de 75 qui mit hors de combat le capitaine Bracchoti, n'était autre que le lieutenant Ceccaldi, un des gaillards de Bir-Hakeim.

Les méharistes du Tibesti, gonflés à bloc, ont secondé avec efficacité l'action des troupes motorisées, commandées par Leclerc.

Que ces héros me pardonnent de faire violence à leur modestie.

D'Ouig-el-Kébir à Gatroum, le premier détachement avançait sur le reg, un grand plateau nu comme la main, sans un abri ; il assumait une mission de protection. Sous la conduite de trois guides, soixante-dix noirs sarahs et adjaraïs encadrés de coloniaux français cuits et recuits au grand soleil africain, avançaient rapidement. Ils venaient de traverser 100 kilomètres de désert lorsqu'en vue de la petite palmeraie de Merouza, à 25 kilomètres de Gatroum, ils furent découverts par une patrouille aérienne italienne. Elle les survola quelque temps sans tirer, puis repartit.

— Nous sommes repérés, dit House au lieutenant Dubut, et d'ici que l'on reçoive un coup dur dans le flanc il n'y a pas loin.

Le sable flambait. Les Français avaient des gueules de bandits. La plupart avaient depuis longtemps mis pied à terre pour ménager leurs montures. La mince semelle de la Samara, cette sandale que trois lanières retiennent au pied nu, s'amenuisait.

Dans la musette kaki 5 kilos de dattes par homme pesaient encore. Dans la gourde, deux litres d'eau. Chemise et short, sales à répugner, tenaient debout tout seul.

Ils firent baraquer les chameaux supplémentaires, porteurs du pâturage. En rond, les dromadaires bouffaient, ruminaient, se mordaient. Odeurs...

Alors ces hommes virent venir vers eux un Fezzanais, qu'accompagnaient deux serviteurs, porteurs de calebasses pleines d'eau. Il était coiffé d'un turban rouge vif. Sa djellaba de pure laine découvrait une chemise de lin. Son pas était noble. C'était le « moudir », le chef du village.

« Salaam alekoum » (La paix soit avec vous).

— Alekoum salaam », répondirent les Français.

Bien qu'il risquât sa vie — ce n'est rien, Allah est si grand — ses biens et ceux de toute sa famille à nous renseigner, le moudir de Medrouza apprit au commandant que Gatroum n'était occupé que par un seul Italien et trente Askaris.

Aussitôt décision fut prise d'aller y camper.

En vue de Gatroum, les voitures s'ensablèrent ; les chameaux, sentant du pâturage vert et des chamelles, se mirent à faire un potin d'enfer. Dubut, ne prenant avec lui que cinq tirailleurs, courut à la caserne des carabiniers. Il écarta d'un geste la sentinelle ébahie et se trouva soudain plongé dans l'obscurité d'une pièce basse où fonctionnait, derrière sa table, un officier italien.

Au mur, un calendrier : Premier Mars... Jour de la paye. L'Italien réglait les soldes. Trente-cinq mille lires sur sa table. Ah ! Ah !

Sans lever la tête, le payeur italien grommela contre l'intrus, qu'il croyait être l'un de ses soldats, de vagues injures.

Un éclat de rire lui révéla son erreur.

Sa paperasse flamba.

— « Oh ! Muse, prête-moi tes lires... ! »

Dans la nuit du 1er Mars, des lumières apparurent sur la piste. C'étaient celles des camions du colonel Leclerc et du capitaine Le Trohadec. Ils exposèrent au commandant House que Dio et Poletti venaient d'occuper Tedjéré. De Tedjéré, des fuyards italiens se dispersaient dans la nature. Essayer de les capturer était l'ordre, ordre que Corring et sa patrouille cherchèrent aussitôt à exécuter.

A l'aurore du 2, les avions italiens attaquaient Gatroum avec sifflets, sirènes, parfaite imitation du style tristement célèbre des stukas. Nos radios interceptaient à la même minute les instructions données aux compagnies sahariennes italiennes de cerner Gatroum. Leclerc donna donc l'ordre de se replier sur Uigh-el-Kébir. A Uigh-elKébir, le capitaine Massu se cramponna pendant 48 heures, perdant neuf voitures, incendiées par les Caperonni 42, pour couvrir la retraite de notre groupe nomade, qui parcourut, sans pause, plus de 100 kilomètres dans les sables, traînant les chameaux par le licol, sans même s'arrêter pour boire à l'aurore une tasse de thé chaud.

– Le capitaine Geoffroy, de la 2ème D. C. Saharienne, pour détourner l'attention de l'ennemi, a eu l'audace, au même moment, de foncer de Bardaï sur Brach — je dis Brach, un petit raid de 600 kilomètres à vol d'oiseau !

D'un rapport de l'Etat-Major de Leclerc j'extrais ces lignes :

« Le 27 Février, nos éclaireurs prirent contact avec l'ennemi et un avant-poste italien fut surpris et entièrement capturé. Le 3 Mars, un autre poste italien fut pris, après un violent combat, malgré l'intervention violente mais infructueuse d'avions allemands et italiens. Nous infligeâmes à l'ennemi des pertes sérieuses et fîmes un grand nombre de prisonniers, dont deux officiers, tout en nous emparant d'un matériel de guerre considérable.

« Nos pertes sont minimes.

« Le 2 Mars, une de nos colonnes blindées légères à capturé et détruit un troisième poste italien. L'ennemi subit des pertes et de très graves dégâts lui furent infligés.

« Finalement, le 4 Mars, un quatrième poste italien, encore plus important, fut pris par surprise par un de nos détachements mobiles.

«L'escadrille « Bretagne » a coopéré admirablement à toutes ces opérations, en liaison parfaite avec les colonnes mobiles.

« Mourzouk a été bombardé le 3 Mars. La radio italienne elle-même mentionne la violence de ce bombardement.

« Les équipages de deux avions, qui durent faire un atterrissage forcé dans le désert par suite d'une violente tempête de sable, sont sains et saufs. Un de ces avions a déjà été retrouvé.

« Le 5 Mars, notre aviation exécuta, sans subir de pertes, des opérations étendues de reconnaissance au-dessus du territoire ennemi. Les opérations continuent. »

Un supplément au communiqué annonce :

« Les opérations ont continué très favorablement pour nos hommes, malgré la région très difficile, complètement isolée et aride, sablonneuse et rocheuse, et malgré des tempêtes de sable et l'absence de points d'eau.

« Le second avion mentionné dans le communiqué a été retrouvé intact et tout l'équipage est sain et sauf.

« Le 10 Mars, nos avions ont exécuté un bombardement du poste de Zouila.

«Une de nos reconnaissances a effectué un raid audacieux vers une route importante qui relie la région de Mourzouk avec l'arrière ennemi. Nos pertes sont minimes. »

L’aviation

L'aviation du groupe « Bretagne » ne se montra pas moins hardie que les « rampants », si l'on peut appeler ainsi des colonnes qui menaient dans le désert une sorte de guerre éclair. A deux reprises, des pilotes, aveuglés par la tempête, durent courir le risque de se poser en plein milieu des dunes tourmentées du désert. Un jeune lieutenant, pris en chasse par plusieurs appareils italiens modernes et très rapides, croit que son réservoir d'essence vient d'être crevé par une balle. Il se pose. Tandis que les chasseurs ennemis tournoient au-dessus de lui, il approche une allumette du liquide qui coule des tôles. Il s'aperçoit alors que ce n'est pas son réservoir d'essence, mais son radiateur qui a été percé par les balles. Aussitôt, et sans prendre le temps de couvrir le moteur de son carter, il décolle et réussit à rejoindre sa base, à la barbe des Italiens.

Mourzouk fut bombardé le 3 Mars, avec une violence et une efficacité soulignées par la radio italienne elle-même. Le 5 Mars, l'aviation exécuta, sans subir de pertes, des opérations étendues de reconnaissance au-dessus du territoire ennemi. Le 10 Mars, nos avions exécutèrent un petit bombardement du poste de Zouila.

Hommage de l'Ennemi

Ces audacieuses opérations de harcèlement furent conduites avec une telle maîtrise que le journal de l'armée allemande « Die Wehrmacht » ne put s'empêcher, le 13 mai 1942, de rendre hommage aux Français dans un article dont voici le passage essentiel :

« En utilisant adroitement les conditions atmosphériques défavorables pour nous, de grosses tempêtes de sable, les Gaullistes ont surpris les garnisons des petits forts de Tegéré et de El-Gatroum, ainsi que la petite forteresse de Uigh-El-Kébir. Ces oasis sont les avant-postes du Sud.

Ils sont situés sur la vieille route des caravanes qui va du Tibesti à Mourzouk. Tegéré et El-Gatroum, tenus par un petit nombre de méharistes indigènes, ressemblent à des tentacules, ou plutôt à des tampons situés sur une frontière qui ne peut pas être comparée à une frontière dans le sens européen. L'espace se mesure ici sur une autre échelle ; sa défense et la conduite des opérations militaires y sont différentes...

« L'entreprise du général, Leclerc, ordonnée par le général de Gaulle, a été soigneusement préparée. Le général Leclerc, qui conduisait l'expédition, connaît bien le Sahara. Il a participé, l'année dernière, à l'attaque motorisée du Major et savant britannique Clayton, attaque partie de Koufra et dirigée vers le Fezzan, ayant également Mourzouk pour objectif militaire. Cette entreprise s'est terminée prématurément, car le Major Clayton, au bout de quelques jours, a été fait prisonnier par les Italiens. Mais elle était, du point de vue technique, si bien préparée et organisée, qu'elle a servi de modèle au général Leclerc. Après avoir assemblé les véhicules et les équipages, la colonne « automatique » a été dirigée vers les points d'appui situés à l'extrême nord du territoire contrôlé par de Gaulle, aux abords du massif montagneux du Tibesti. Elle devait y attendre le moment favorable pour une attaque sur le Fezzan.

« L'attaque de Leclerc est partie d'un camp dont l'emplacement a été judicieusement choisi, en bordure d'un massif montagneux, et où l'on a vu apparaître plus tard quelques avions. Ce camp devait être bientôt découvert par l'aviation de reconnaissance italienne et allemande, et attaqué à plusieurs reprises avec succès. Mais avant l'amélioration du temps et l'intervention de la chasse italienne, il s'est joué dans cette région une véritable partie de cache-cache. Les hommes de de Gaulle ne s'exposaient au combat que dans des cas très rares, et, chaque fois que cela était possible ─ dans ces vastes pays, c'est toujours possible — ils s'esquivaient avec leurs véhicules rapides, pour reparaître quelques heures plus tard, ou dans la nuit, sur un point éloigné d'une centaine de kilomètres. Le jeu est devenu dangereux

au moment où les Italiens ont transféré les bases de leur aviation de chasse des grands forts vers le désert : l'automobile laisse des traces qui permettent à un aviateur, connaissant le Sahara, de découvrir l'ennemi et de l'attaquer. »

LE GENERAL LECLERC

Les opérations de 41 et 42 n'étaient que des bancs d'essai. On étudiait la manière d'en finir dans le désert, avec un ennemi retranché, blindé et motorisé. Des patriotes s'étaient fait tuer, des Français avaient peiné, souffert, pour découvrir la solution de ce difficile problème militaire.

Un homme, un homme jeune, ardent et donc gaulliste, en 1942, tira la leçon de toutes ces expériences et conçut un plan grandiose.

Il le médita, le mit en œuvre, l'appliqua. Il a pris le risque. Il a gagné.

Des campagnes de la Révolution Française et de l'Empire ont surgi les Maréchaux de Napoléon 1er. Du coup de tonnerre de Bir-Hakeim a jailli le général Koenig.

De l'épopée des Français Libres au Fezzan a bondi le nom du général Leclerc.

En une campagne de trente-neuf jours, ce général de 40 ans a conquis la Tripolitaine du sud au nord, tandis que, de l'est à l'ouest, les Alliés s'emparaient successivement de Tobrouk, de Derna, de Benghazi, de Tripoli enfin. Son nom est désormais attaché à la conquête du Fezzan.

Leclerc naît dans une ville du nord de la France, en 1902. En 1924, il sort de l'Ecole de Saint-Cyr. Le voici lieutenant en 1926, capitaine en 1934. Il est blessé pendant la campagne de France et fait prisonnier, mais, avant que les Allemands n'aient le temps de le transférer dans un Oflag, Leclerc s'évade. Il est recueilli par des paysans français qui le soignent et le cachent dans leur ferme.

Un soir, du petit poste de T.S.F. caché dans un coin du grenier, voilà que s'échappe la « Marseillaise » La voix du général de Gaulle retentit.

« La France a perdu une bataille, mais elle n'a pas perdu la guerre ». Instantanément Leclerc se décide : il part. Il franchit les frontières françaises. Il arrive en Angleterre.

Le 4 Août 1940, au micro de Londres, il déclare

« Voici quelques semaines, j'étais prisonnier. Un commandant allemand m'a dit : « Dans peu de jours, la guerre avec la France sera finie. Nous la gagnerons et jamais plus la France ne se relèvera. »

Ce souvenir domine dorénavant son esprit et huit mois, jour pour jour, après cette déclaration, le colonel Leclerc, compagnon de l'Ordre de la Libération, est cité à l'ordre de l'Armée, après sa victoire de Koufra, avec le motif suivant :

« Vient de prouver que l'ennemi n'en a pas fini avec la résistance française ».

Débarquant au Cameroun, en Août 1940, Leclerc s'est trouvé à pied d'œuvre pour collaborer au ralliement de ce territoire à la France Libre.

Du Cameroun, après la disparition de d'Ornano, Leclerc s'est lancé à la grande chasse aux Italiens. Ce métropolitain, s'improvisant colonial, ce cavalier se transformant en officier des sables, ce jeune capitaine se métamorphosant en général-éclair, comprenant tout, a monté, organisé de A à Z et réussi, la Conquête du Fezzan.

J'ai la dent et la plume assez dures habituellement pour que nul ne me soupçonne de flagornerie quand j'écris ici que, dans l'histoire des conquêtes coloniales françaises, Leclerc s'égale, s'il ne les dépasse, aux Faid'herbe, aux Gouraud, aux Mangin, aux Galliéni.

Un travail effarant

Une campagne, montée contre un ennemi doté d'un armement moderne, dans un bled épouvantable, nécessitait un effort phénoménal.

Il fallait d'abord faire parvenir jusqu'aux frontières septentrionales de l'Afrique Equatoriale Française les troupes, l'approvisionnement et l'armement nécessaires et suffisants pour entrer en opérations.

Plus de deux mille hommes allaient participer aux opérations.

Alors...

Alors, les lents et lourds bateaux à aubes chargèrent à longueur de journée sur les quais du Congo, à Brazzaville, des camions, des caisses de munitions, des pièces détachées, des conserves, des armes, de l'essence et combien d'autres choses ! Sur le gigantesque fleuve ils portèrent ces cargaisons, entre deux haies de colosses végétaux, enguirlandés de lianes, jusqu'à Bangui.

Déchargement. Rechargement sur des camions, et, oh ! Hisse ! par la route, roulent les munitions, les pièces de rechange, les tentes, les godillots, les caisses de quinine vers Fort-Lamy. En 1939, il était impossible ou presque de circuler entre Bangui et Lamy, parce qu'un fleuve intérieur, le Chari, qui va se jeter dans le lac Tchad, débordait tous les ans en inondant la vaste plaine. On fit donc une route en surélévation, une espèce de jetée, inaccessible aux eaux. Où cela fut impossible, on lança des ponts. En des points où j'ai passé naguère avec de l'eau jusqu'aux épaules, en d'autres où les pirogues s'imposaient jadis, dix mille hommes créèrent une espèce de rail en pierre, de 12 mètres de large, avec virages s surélevés.

Il y a quinze cents kilomètres de Bangui à Lamy.

Treize cents restent à faire pour atteindre Faya.

Sur la carte, rien de plus simple. Sur le terrain, autre histoire.

A mi-chemin, à Korotoro, on installa une escale, un dépôt d'essence et de vivres, un atelier de réparation.

Qu'on sache que Korotoro c'est un fortin, deux puits, deux minces liserés de cases, qu'il y fait en moyenne 40 degrés à l'ombre, et qu'on essaye de se représenter la chose.

Se regroupant à Korotoro, les convois attaquaient le désert du Djourab, une langue de sable, ouest-est, molle comme de la crème. J'ai vu des camions s'y enliser jusqu'au toit. Pour l'enjamber, bien qu'il ne soit épais que d'environ 100 kilomètres, certains convois ont mis un mois. Les veinards passèrent en huit jours. Mais quelle bonne humeur ! Quelle camaraderie ! Au risque de s'ensabler, chaque chauffeur s'arrêtait pour tenter de secourir son frère de malheur. Quand venait la nuit, les voitures sauvées se serraient sur une dune, autour de la Dodge-capitaine. Les soi-disant cuisiniers éventraient les boîtes de singe, de fayots ; du pain dur, un coup d'eau tiède. Les ordonnances dressaient les lits-Picot. Les tirailleurs raflaient dans la nature — fichtre pas verte — des rameaux d'épineux, allumaient des feux, se groupaient autour, cuisaient le mil, le bouffaient à poignée en mastiquant avec bruit, puis s'endormaient, sous les étoiles, roulés dans leurs couvertures.

Clairon du réveil à 5 heures et l'on remet ça. On hâle, on tire, on pousse, on gueule, on sue, on s'énerve, on rigole. Ah ! qui n'a pas vécu ce terriblement dur, cet extravagant boulot, ne sait pas ce que c'est que de monter en ligne dans la joie. Car la récompense est proche : c'est la bagarre. Il faut passer. On passera.

Passer.

C'est accéder aux faveurs d'une femme difficile à conquérir.

Passer, c'est être amoureux, donc fou.

Et les gars de Leclerc étaient des mâles, je vous le jure. On s'étonne parfois maintenant de l'orgueilleuse fraternité des « Gaullistes ». Ceux qui s'en étonnent ont raté l'Aventure ; ils en sont confusément jaloux. C'est parce que nous avons intensément voulu, tous ensemble, accomplir l'impossible et que nous l'avons accompli, que nous nous clignons de l'œil quand nous nous retrouvons.

Les poètes rares, selon nous, sont les meilleurs : Hérédia, Rimbaud, Valéry, Noailles — pardon mon cher et doux Verlaine — sont les meilleurs.

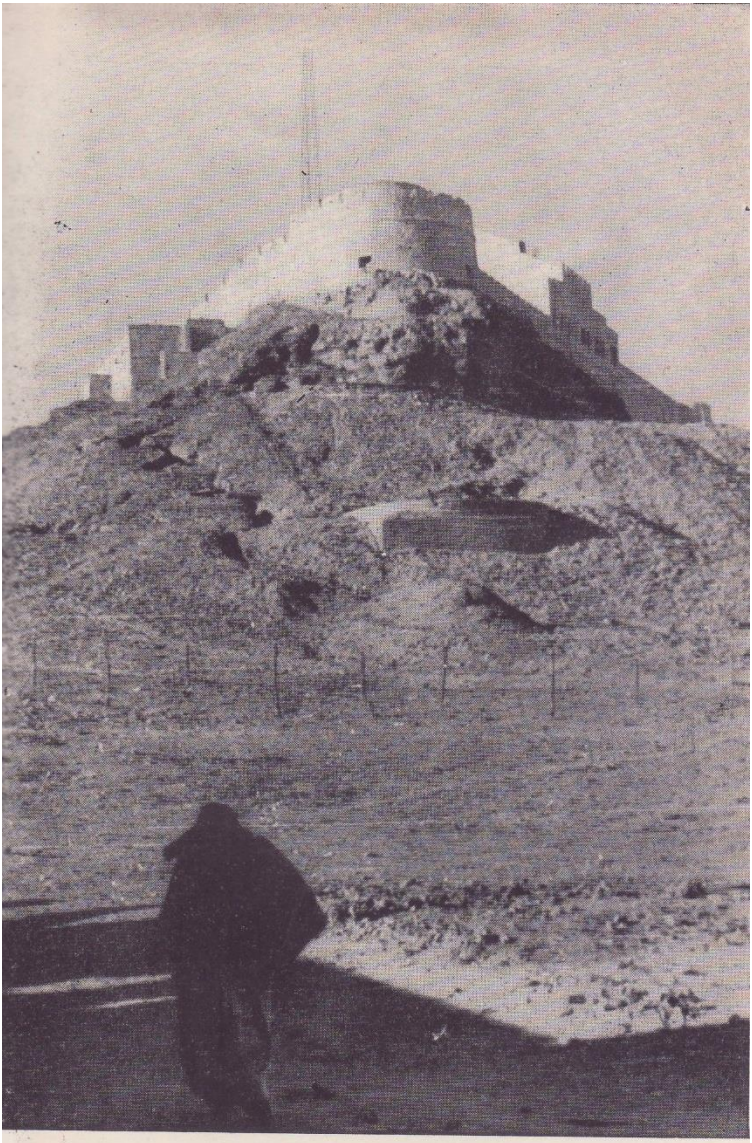
L'armée De Gaulle, l'armée Leclerc, comme l'armée Koenig, c'est l'armée des poètes.

Tu étais un poète, sacré bougre de bamba Matori, géant noir enfantin, tes gris-gris en chapelet sur ta large poitrine. Tu étais un poète Jochez, tes mains, ta gueule noire de cambouis, quand sous le soleil vertical, tu t'affairais sur des moteurs bouillants. Tu étais un poète, toi qui captais la radio, toi qui répartissais les maigres vivres. Vous étiez un poète, ami Bazelaire, commandants Politti, Massu, vous tous, les acharnés. Vous n'appeliez pas cela de la résistance. Ce n'est pas pour une décoration, une place, un « job » que vous trimiez mais pour l'Idée.

Et le général Leclerc, l'Animateur, haut, maigre et tendu, entraînait vers la victoire une équipe de diables qui chantaient :

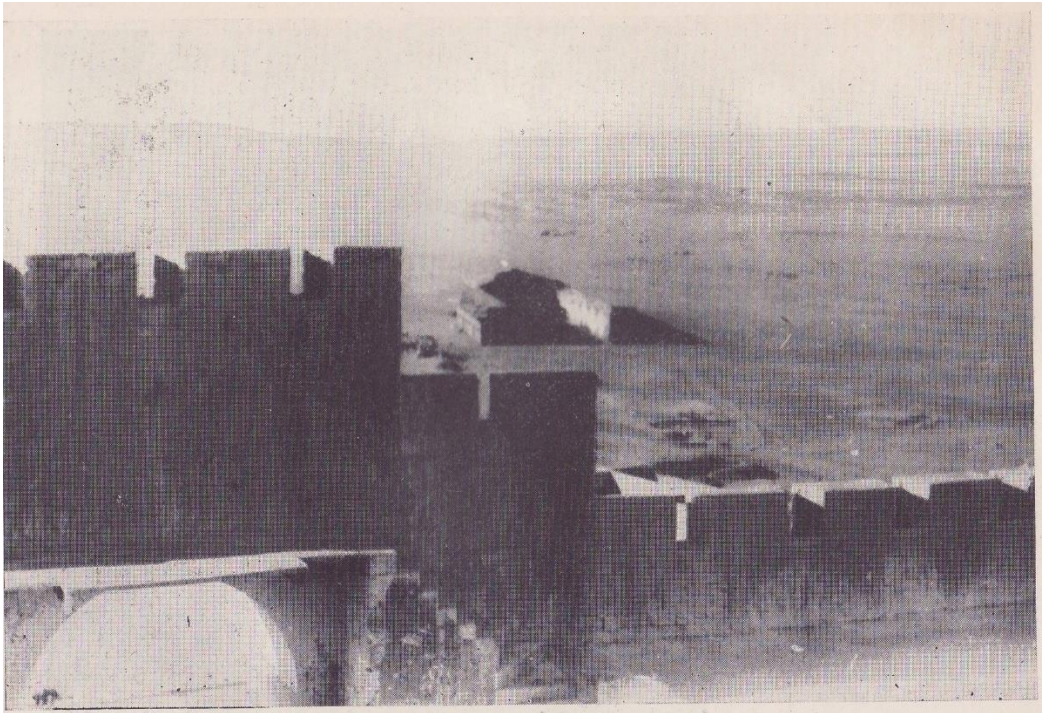
« On montre au monde comment la France, la vraie, La pure, bombe le torse.

« A nous, le Fezzan pour commencer ! »



PLANTÉ SUR UN ROCHER AU MILIEU DE L'IMMENSITÉ DÉSERTE, VOICI LE FORT DE SEHBA.

Planche III.



DES REMPARTS DE LA CITADELLE DE SEHBA, ON DÉCOUVRE LES RUINES DU HANGAR D'AVIATION
DÉTRUIT PAR NOS APPAREILS

L'ULTIME CAMPAGNE : 1943

Et de Faya, de Zouar, de Bardaï, ils sont partis, les camarades, vers la conquête.

Au début de Décembre 1942, le général commandant supérieur des troupes de l'Afrique Française Libre ayant sondé son cœur et ses forces, considéra que le moment était venu de donner le grand coup de boutoir. Sur le terrain d'aviation de Fort-Lamy, les appareils du groupe « Bretagne » étaient fin prêts. Le commandant de Saint-Péreuse les commandait ; ses équipages, recrutés exclusivement parmi les volontaires des Forces Aériennes du général de Gaulle, s'étaient entraînés à voler dans le désert, à s'y reconnaître, étaient rompus à ce genre de vol exceptionnellement difficile qui consiste à traverser d'immenses étendues désertiques, sans le secours de la radiogoniométrie, et alors qu'aucun filet d'eau, aucune chaîne montagneuse, ne permet de faire le point.

Le général Leclerc, dont l'adjoint est le capitaine de Guillebon, confie au colonel Ingold le commandement de l'ensemble des opérations dont il se réserve la direction supérieure. Le colonel Ingold met ses éléments motorisés à la disposition du lieutenant-colonel Dio. Celui-ci a sous ses ordres directs le capitaine Farret et les capitaines Geoffroy et Sarazac qui commandent, chacun, une compagnie de découverte et de combat et le capitaine Sarajac, commandant le groupe nomade du Tibesti. Les troupes portées sont commandées par le lieutenant-colonel Delange, dont l'adjoint est le capitaine Corlu.

Le 1er Bataillon de Marche (728 hommes) est là, au grand complet. Il est commandé par le chef de bataillon Massu et ses commandants de compagnie, les capitaines Guéna et Soulé-Susbielle, les lieutenants Renaud et Diffre.

L'artillerie est dirigée par le commandant Crépin.

Le moment choisi par le général Leclerc pour entamer sa campagne est particulièrement opportun, car, de Novembre à Février, la température est inférieure d'une dizaine de degrés à celle qui règne habituellement dans ce coin du monde. La fraîcheur, cependant, est toute relative, car il fait encore 38 degrés à l'ombre et plus de 60 au soleil. Pourtant, le sable est plus ferme que durant le reste de l'année.

Départ

C'est le 25 Décembre 1942 qu'un premier communiqué du Quartier Général de Leclerc apprit au monde que ses troupes avaient mis en déroute un détachement motorisé italien au sud-est de Gatroun que l'adversaire occupait en force. Des effectifs français étaient en marche vers Oum-El-Araneb.

Le groupement Delange s'installe, le 28 Décembre, à Uigh-El-Kébir.

Prise d'Oum-El-Araneb

Toute la campagne est menée tambour battant.

Après avoir, le 30 Décembre, bousculé une colonne motorisée ennemie, le colonel Ingold attaque la position-clé d'Oum-El-Araneb. L'affaire est chaude.

Le 4 Janvier, le jour s'est à peine levé que la colonne française se heurte à une compagnie d'élite italienne, qui à l'abri de ses camions renversés et d'un monticule d'équipements, a organisé une manière de fortin. Les ombres de nos hommes s'allongent, démesurées, devant eux, sur le sable, et trahissent leurs moindres bonds. Un vieux sergent de la coloniale, le sergent Briard, se glisse comme une couleuvre jusqu'à proximité des engins ennemis. Il lance toutes les grenades qu'il a attachées à son ceinturon. Il est blessé, mais cela ne l'empêche pas de continuer à

avancer. Profitant de la panique causée dans les lignes ennemies, le lieutenant Coullet, du Groupe Nomade du Tibesti, emporte l'obstacle d'assaut.

Dans le courant de la matinée, l'aviation italienne vient bombarder, au centre du dispositif français, le gros des forces de la colonne. Couchés sur le dos, les tirailleurs répondent avec leurs fusils-mitrailleurs et leurs mousquetons, au tir fracassant des appareils ennemis. A 10 h. 50, nos hommes réussissent un carton magnifique et, criblé de balles, un avion italien s'abat en plein sur une dune et explose avec son chargement de bombes.

Vers 15 heures, des chiffons blancs apparaissent au-dessus de la ligne ennemie, dont se détache un sous-officier porteur d'un pli à l'adresse du colonel Ingold. L'adversaire se rend sans conditions : 10 officiers, 50 Italiens, 200 Askaris, 10 canons, 20 mitrailleuses tombent entre nos mains.

Prise d'El-Gatroun

Pendant que ces événements se déroulaient, le premier bataillon de marche, qui avait été dirigé sur El-Gatroun, était parvenu à pied d'œuvre. Mais, constatant que les forces nécessaires à la prise de cette position ne nécessitaient pas l'emploi de nos bataillons français tout entiers, le commandant Massu avait pris la décision de progresser vers le nord et plus particulièrement vers Sehba, laissant à la compagnie méhariste du capitaine Sarazac le soin d'en finir avec El-Gatroun.

Le capitaine Sarazac est un vieux méhariste qui a appartenu pendant neuf ans au groupe nomade d'Arouane, près de Tombouctou. De petite taille, râblé, patiné par le soleil au point qu'on le prendrait pour un homme du vrai Midi, ce Gascon de bonne souche ne s'attarde pas en gestes inutiles. Ses goumiers viennent de parcourir des centaines de kilomètres dans le désert.

Il attaque dès qu'il est en vue d'El-Gatroun, qui capitule le 6 Janvier, laissant entre ses mains 177 officiers et hommes de troupe, ainsi qu'un énorme matériel.

Le même jour, beaucoup plus au nord, le groupe d'aviation « Bretagne » bombarde l'aérodrome de Sehba, détruit ses ateliers et ses hangars. C'est le lieutenant Chameroy qui dirige le raid.

Tempête de Sable

Le 5 Janvier, une tempête de sable empêche tout le monde de repartir. Les hommes se couchent sous les véhicules et s'abritent derrière les chameaux qui blatèrent. Les blancs et les indigènes attendent que l'ouragan passe, pelotonnés sur eux-mêmes, les pans de leur djellabahs et de leurs bournous ramenés autour de leurs membres et le cheich baissé devant la figure. La musique sinistre du vent de sable mène le bal. Haletante, assoiffée, la colonne attend la saute de vent qui lui permettra de repartir pour un bond en avant. A la nuit, la tempête se calme pour reprendre de plus belle le lendemain aux approches du jour.

Nos combattants ont alors tout loisir de songer aux circonstances bizarres qui les clouent pour quelques heures sur le sol tripolitain.

Il y a là de vieux coloniaux qui ont quitté la France voici quatre ou cinq ans, quelques-uns six à sept ans. Le médecin-capitaine Coupigny, par exemple, se trouvait déjà au Tibesti, à Faya, en 1936. Depuis lors, jamais ni lui, ni les meilleurs de ses camarades n'ont revu la France, leur père, leur mère, leur famille. Ils ont accepté, pour continuer la lutte, de se priver de toutes les douceurs du foyer, mais ils conservent dans une petite poche de la chemisette, sur le cœur, une photo écornée et jaunie qu'ils regardent furtivement quelquefois.

Il y a là, des petits gars arrivés d'Angleterre, qui ont bravé des dangers invraisemblables pour venir se battre dans ce coin déshérité du globe ; rien ne les préparait aux combats coloniaux,

mais, en un éclair, ils ont appris à vaincre aussi bien que les anciens la soif, l'insomnie et la fièvre. Certains, alors que les médecins militaires organisaient l'opération à Fort-Lamy et à Faya, ont cru duper leur « toubib » en dissimulant leurs malaises et leurs frissons. On en a connu dont le cœur battait la chamade, qui avaient la soixantaine bien sonnée, mais qui, dans leur désir de se battre, soutenaient audacieusement qu'ils étaient parfaitement dispos.

Le 6 Janvier, les conditions atmosphériques s'étant améliorées, les troupes françaises combattantes reprennent leur progression.

Des colonnes motorisées ennemies se replient vers le nord.

L'aviation italienne faisait preuve, de son côté, d'une activité grande et les chasseurs se montraient entreprenants et audacieux. Nos équipages rendaient coup pour coup. Sur l'ordre du commandant de Sainte-Péreuse, ils bombardèrent Sebah. L'opération réussit parfaitement ; plusieurs appareils furent détruits au sol et le principal hangar mis en flammes. Après cette opération, les appareils ennemis disparurent pratiquement du ciel.

Brach et Mourzouk furent également bombardés.

Prise de Mourzouk

Le colonel Ingold décida de faire tomber d'abord la place de Sébah pour faciliter à sa colonne l'occupation de Mourzouk. Le colonel Delange et ses troupes portées avancèrent donc rapidement en direction de Sebah dont ils s'emparèrent. Et le 12 Janvier, ses forces, drapeaux déployés et clairons sonnants, firent leur entrée à Mourzouk. Le capitaine Guéna marchait en tête.

Le Colonel Ingold

Le destin accordait au colonel Ingold la plus belle ides revanches. Deux de ses fils avaient brillamment fait la campagne

de France. La terrible nouvelle de la mort de l'un d'eux, aviateur et pilote de chasse, tombé en plein ciel de gloire, lui était parvenue au moment même où la campagne du Fezzan commençait.

Charles Ingold avait rejoint le général de Gaulle dès Juin 40. Volontaire pour toutes missions périlleuses, ce magnifique soldat a donné son sang pour la libération.

Le colonel Ingold a vengé son fils.

Le colonel Ingold, depuis des années, galvanisait les patriotes français du Tchad. Il incarnait pour eux le rigide officier, celui qui ne compose pas, pour qui le devoir s'écrit avec un grand D.

C'était l'entraîneur qu'il fallait à telle équipe.

Le Quartier Général du général Leclerc annonçait dans les termes que voici, le 12 Janvier, l'occupation de Mourzouk par les troupes du colonel Ingold :

« Communiqué n° 15. Quartier Général du général Leclerc :

« La conquête du Fezzan est maintenant terminée. Les troupes du colonel Ingold ont occupé Mourzouk, capitale religieuse, et Sebah, principal centre militaire ; les garnisons ont été presque entièrement faites prisonnières ; nos éléments avancés ont largement progressé vers le nord où un engagement a eu lieu avec un détachement motorisé ennemi. Après un vif combat, l'ennemi s'est replié, laissant entre nos mains une voiture de combat et un important matériel de guerre ».

Et, le 14 Janvier, le communiqué n° 16 précisait

« En moins de trois semaines, les troupes de la France Combattante ont conquis tout le territoire du Fezzan. Le bilan de cette campagne se chiffre déjà par plus de 700 prisonniers, 40 canons, 18 chars de combat, ainsi qu'un nombre important d'armes et de véhicules capturés par les Français. Trois nouveaux drapeaux viennent s'ajouter aux quatre qui ornent déjà la salle d'honneur du Régiment de Tirailleurs Sénégalais du Tchad. »

Le 17 Janvier, le général de Gaulle télégraphiait au général Leclerc :

« La victoire française du Fezzan est une étape importante vers la libération et la vengeance de la Patrie.

« Général Leclerc ! sous votre commandement habile et audacieux, les troupes et l'aviation du Tchad ont su préparer méthodiquement et exécuter hardiment une des opérations offensives les plus difficiles de cette guerre. Les trésors d'ardeur, de discipline et de courage qu'elles ont dépensés, constituent pour les Français soumis à l'oppression de l'ennemi, un puissant réconfort, et pour le monde une preuve nouvelle de ce que valent nos armes quand elles sont confiées à des chefs dignes de la France.

« Demain, soyez-en certain, les Forces Françaises, inspirées par l'exemple et animées par l'esprit des troupes que vous commandez, seront rassemblées pour les grandes victoires. »

Une Singulière Opération

Or, une petite colonne italienne, forte d'environ 150 hommes, essayait de s'échapper de Brach pour monter vers Ghadamès. Un de nos avions de reconnaissance l'aperçut. Il était piloté par le lieutenant Mahé. Il se mit à décrire de grands cercles au-dessus d'elle et, constatant qu'on ne le mitraillait pas de terre, envoya un message lesté. Il imagina de se porter sur le sol à quelques dizaines de mètres des Italiens. Il braqua sur eux ses mitrailleuses, et, en sabir franco-italien, il leur expliqua que, s'ils ne voulaient pas se rendre, il allait les anéantir. Il leur donna quelques minutes pour réfléchir et reprit son vol. Quelques instants plus tard, il eut l'agréable surprise de voir les Italiens disposer leurs manteaux blancs en croix sur le sol. Il ne lui resta plus qu'à signaler la présence de ses doux prisonniers volontaires à une patrouille française qui s'empressa de venir les cueillir.

L'Organisation du Pays Conquis

Aussitôt entré à Mourzouk, le général Leclerc organise le pays conquis. Il donne au lieutenant-colonel Delange le commandement militaire du territoire du Fezzan.

Le colonel Delange est l'officier qui s'est emparé de Brazzaville le 28 Août 1940, avec le médecin-général Sicé. Il est célèbre dans toutes les Forces Françaises Libres par son intrépidité. Quand, aux confins du Tibesti et du Fezzan, il montait la garde française, le respect l'entourait. Il a parcouru en tous sens ces régions pendant des années. Tous les chefs indigènes se sont trouvés en contact avec lui. Tous l'aiment.

De grandes fêtes célébrent l'arrivée des Français au cœur du pays senoussite. Des bœufs entiers rôtissent à la broche sur les feux de braise, des moutons cuisent. On fait griller des bananes. Les dattes, cachées aux Italiens depuis plusieurs mois, sortent des sacs. Les femmes pétrissent des galettes de dourah qui serviront à la fois d'assiettes et de pain. Les outres débordent de mérissé. Dans les casemates italiennes, les soldats français, qui viennent de traverser près de deux mille kilomètres sans boire autre chose que l'eau parfumée au suin, ont découvert des bouteilles de Chianti et d'Asti-spumante.

C'est la grande fête ! Les guerriers indigènes de la palmeraie, sautant sur leurs nerveux petits chevaux racés, caracolent le long du front des troupes. Une sorte de fantasia éperdue les emporte au triple galop. Ils poussent des clameurs extravagantes, jettent en l'air leurs fusils qu'ils rattrapent au vol.

Assis à la turque autour du colonel Delange, les grands chefs fezzanais, dans leurs costumes de velours vert, cramoisi, framboise ou citron, contemplent en souriant ce déchaînement de la joie populaire.

Derrière chacun d'eux se tient le vizir, les mains jointes et appuyées sur le pommeau du lourd et grand sabre, insigne de leur fonction. Des serviteurs abritent du soleil les uns et les autres avec de grands parasols rouges et or et chassent les mouches avec des éventails en plumes d'autruche colorées. Le thé à la menthe et au sucre candi mijote sur de minuscules, foyers.

Le cadre est digne de la fête.

MIRAGES ET FÉERIES

Autour de Mourzouk, c'est le grand désert. Du sable, rien que du sable. Pas un épineux, pas un insecte, pas un oiseau. Le ciel est d'une pureté implacable, d'un bleu irréel. Des mirages, vers l'Est le plus souvent, font croire à la présence proche d'un grand lac. On distingue des palmiers sur ces rivages illusoires, des huttes et même des pirogues qui semblent glisser sur de calmes eaux.

Aucun bruit que le crissement du sable sous la patte du chameau ou sous la large sandale, la samara blanche, que l'on pose sur le sol comme une raquette sur de la neige. L'air est tellement sec que des bulles soulèvent la peau, que les ongles tournent à la corne, que les narines se tapissent de croûtes sanguinolentes. Les yeux pleurent à cause de la lumière trop crue et du vent. Au ras de la terre, court un nuage de sable qui cingle les jambes.

Parfois, après des jours et des jours de marche, un palais immense et merveilleux, tel que n'en imaginent que les enfants, se dessine à l'horizon. On approche. On franchit un portique scintillant de cristaux, on entre dans une demeure où règne une lumière d'aquarium : c'est qu'un village a été taillé dans d'énormes blocs de sel et planté dans la nature.

Dans les rues de Mourzouk

Les murs de « pisé » de Mourzouk sont incrustés de ces frustes diamants. La vieille citadelle, fondée en 1310, est en ruines, mais ses restes sont encore imposants et les créneaux des hautes murailles ocres, réparées par les Turcs au début de ce siècle, se découpent en ombre chinoise sur le panorama bistre de la ville.

Dans les ruelles encaissées que bordent de hautes cases cubiques à terrasses, d'un pas toujours lent, vont les Fezzanais. Ce sont des Touareg, des Berbères et des Arabes du Nord. Leur peau s'éclaircit parfois jusqu'au café au lait le plus pâle.

Elle atteint pour certains le noir d'ébène.

En langue arabe, ou en Kanoisi, ou en Bornu, les promeneurs s'interpellent. Des chameaux lippus, chargés de couffins de dattes, d'outres rebondies, suivent le chamelier haillonneux qui les tire au bout d'une corde par un anneau passé dans les narines.

Accroupies autour des plateaux en raffia, les femmes aux cheveux gras de beurre de karité et tressés en toutes petites nattes très serrées font tinter leurs bracelets d'argent et les livres turques en or de leurs colliers.

Parfois un Cavalier...

Parfois, un cavalier fend la foule. Très droit en selle, il ne jette qu'un dédaigneux regard sur le petit peuple qui s'écarte. La selle est si profonde qu'il se trouve encastré entre l'arçon en crucifix et l'étançon en dos de chaise. Les pieds, chaussés de bottes en « Mali » rouge, rehaussées de broderies d'or et d'argent, s'appuient sur de larges étriers. Les brides rouges, vertes, violettes, laissent flotter leurs franges sur le cou de la monture. L'homme a le sabre au côté, le fusil à crosse nacrée en bandoulière. De sa face voilée par le « litham » bleu, on n'aperçoit guère que les yeux, des yeux que le kheul et l'antimoine allongent et font semblables à ceux des gazelles. Mais la douceur en est exclue.

La Mer aux Vers

Nos soldats explorent joyeusement le pays conquis, achètent de petits pavés de savon, des aiguilles à coudre émoussées et sans châs, des mains de Fatma qu'ils enverront (Dieu sait quand et

comment!) à leur fiancée ou à leur épouse lointaine, tandis que des patrouilles battent l'estrade.

L'une d'elles découvre « La Mer aux Vers » ... C'est un curieux coin.

Au centre d'une cuvette, un étang. Au sud, quelques misérables cases en torchis. Une maigre tribu vit là depuis des antiquités reculées. Elle est famélique. Elle est méprisée. Elle pêche dans le lac des crustacés singuliers qui tiennent de la crevette, du crabe et du charge-bois. On extirpe de la frêle carapace une chose molle comme un ver que l'on pétrit avec de la patte de dattes. C'est un met peu ragoûtant, cela pue. On compterait facilement sur les doigts d'une main les Européens qui en ont goûté.

Un peu plus loin, près d'Oubari, au pied de la Hamada, cet immense plateau rocheux qui s'arrête net, en falaise est-ouest, au bord de la piste Sehba-Mourzouk, se dresse un petit mausolée, celui de Cœcilia Poppéa, fille d'un gouverneur romain. Il n'est pas étonnant qu'on meure dans un endroit pareil. Quelle aridité ! Quelle chaleur ! De rares vestiges de villas romaines subsistent à proximité.

Le Camp d'auto-concentration

Une autre patrouille fait une autre surprenante trouvaille. Elle rencontre dans une palmeraie une vingtaine d'Italiens qui se sont eux-mêmes prudemment entourés de fils de fer barbelés. Il n'est aucunement besoin de les menacer. Ce n'est que contre eux qu'ils ont pris cette petite précaution, car il leur déplairait que l'un d'eux, saisi d'un caprice bizarre, tente contre nous une action qui risquerait d'attirer des représailles. Et ceci démontre une fois de plus que la peur du gendarme est le commencement de la sagesse.

Il faut avouer que nous avons, auprès des Italiens, nous Français Libres, une mauvaise réputation. Pris un par un, ces messieurs veulent bien convenir que, leur Duce nous a joué un très mauvais et très lâche tour en plantant son stylet dans le dos de la France, alors que les troupes allemandes déferlaient à travers nos campagnes. Les sujets de Vittorio-Emmanuele se répandent en protestations d'amitié envers nous ; ils ne trouvent pour la plupart aucun mot assez dur pour qualifier Signor Mussolini. Mais, au petit éclat qu'ils rencontrent au coin de nos yeux, ils s'aperçoivent que nous sommes partagés à leur égard entre la colère et le mépris. Ils tremblent assez légitimement pour leur peau. Ils ne savent quels gages nous donner de leur entière, totale, parfaite et complète soumission.

DE MOURZOUK A TRIPOLI

Selon les renseignements parvenus au général Leclerc, des éléments italiens relativement importants tenaient encore Ghadamès, à la frontière des territoires du Sud algérien et tunisien et de la Tripolitaine. Il envoya dans cette direction le groupe nomade motorisé du Borkou qu'accompagnait le lieutenant-colonel Delange.

Ghadamès

Ghadamès est la cité mystérieuse, la citadelle de l'Islam dans laquelle aucun blanc n'avait réussi à pénétrer avant le début de ce siècle ; et, depuis quarante ans, bien rares étaient ceux qui s'y étaient aventurés. Le marquis de Morès, Saint-Cyrien de la même promotion que le maréchal Pétain, y avait été massacré par des Musulmans fanatiques. Les Pères Blancs, qui avaient cherché à catéchiser les indigènes de Ghadamès, avaient été assassinés les uns après les autres. Les Italiens ne s'étaient risqués pendant longtemps qu'avec méfiance dans cette ville inquiétante.

Ils y avaient cependant en 1934 construit un magnifique hôtel pour les touristes qui venaient par avion chercher le petit frisson. Balbo y avait une chambre particulière, comme il en avait une à Rhat.

A Rhat, les Italiens avaient construit un magnifique fort, une caserne fortifiée plutôt, bourrée d'armes, bien dégagée. Elle faisait face à un fortin turc, et c'est sur-celui-ci qu'ils se réfugièrent et hissèrent le drapeau blanc aussitôt qu'ils aperçurent la compagnie saharienne du capitaine Mougenot, qui arrivait à marche forcée de Djanet et de Ouargla, des territoires sud-algériens, pour participer à la fête.

De Rhat, une section méhariste se propulsa rapidement vers Serdelès, à travers le meilleur décor qui existe au monde pour tourner Antinéa.

Comme une grosse motte de beurre, où l'on aurait légèrement enfoncé les doigts, ici blanche comme de la crème, là jaune d'or, la plus colossale dune du Sahara s'allonge entre les murailles crénelées, torturées du colossal château-fort naturel où vivait la reine des Atlantes. Les tombes des Garamantes jalonnent encore la piste.

La petite garnison italienne de Serdelès fit sauter son fortin.

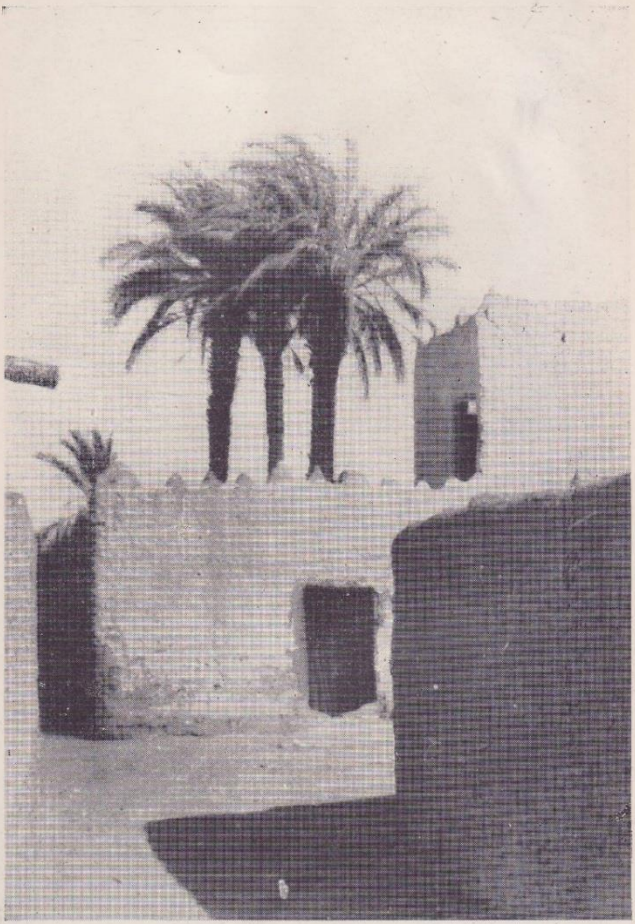
Mais la grosse garnison de Sehba ne fit pas sauter son gros fort. Il était pourtant archibondé de munitions. Actuellement encore, et bien qu'on ait déminé, d'arrache-pied, il ne se passe pas de semaine sans qu'un indigène ou un tirailleur ne voltige en l'air sur une mine dans les environs de Sehba.

Une triple ceinture de barbelés, de nids de mitrailleuses et de fossés antichars, douze pièces d'artillerie, dix-huit chars légers, deux colonels italiens défendaient Sehba.

A la nouvelle de l'approche des troupes du colonel Delange, les vaillants soldats du Duce prirent pourtant la fuite, oubliant même dans leur hâte quatre cadavres en plein soleil, sans même jeter une couverture sur eux.

L'Union Sacrée

Le 26 Janvier 1943, les combattants français libres se présentèrent devant Ghadamès et, sans coup férir, firent prisonnière la garnison. Le colonel, commandant la place de Ghadamès, était parti la veille en camion avec des officiers et des soldats, fuyant courageusement vers Tripoli, dont l'abri lui paraissait plus sûr, ce qui était d'ailleurs une erreur.



Case indigène au coeur de Gadamès.

Planche IV.



UN FIER GOUMIER HISSE LA FLAMME A CROIX DE LORRAINE.

Le drapeau tricolore flotte sur le fortin lorsque, sur une dune, apparaît la tête de colonne des forces du général Giraud, parties de Fort-Flatters.

Le vent de sable souffle et ce n'est qu'en approchant très près du fortin que l'officier français des troupes d'Algérie s'aperçoit qu'il a devant lui non un drapeau italien, mais un drapeau français.

Voici en présence les méharistes du général de Gaulle et les méharistes du général Giraud.

Ces Français que, jusqu'ici, une barrière symbolique a séparés, ces hommes durs, rompus au désert, tombent dans les bras les uns des autres.

Un seul combat pour une seule patrie !

Un seul insigne pour les combattants d'une même cause qui est celle de la France : les Croix de Lorraine changent de poitrine, car nos frères de la France d'Afrique du Nord tiennent à l'honneur de porter sur leur cœur la marque des vrais Français.

Prise de Mizda

Cependant, le lieutenant-colonel Dio s'est lancé, lui aussi de son côté, à la poursuite de l'adversaire en retraite. Il l'a atteint le 20 Janvier et lui a infligé des pertes sérieuses. Le 21, il est entré à Mizda avec le capitaine Troadec et il a aussitôt détaché, dans la direction de Tripoli, la compagnie du capitaine Ferret.

Le capitaine Farret vient de traverser 4.000 kilomètres d'un désert extraordinaire, du désert le plus inouï que connaissent les géographes. Sa mission le conduit à travers le Djebel Nefoussa, dont les trésors archéologiques nourrissent, depuis des années, les archives des instituts géographiques officiels. C'est le pays des Troglodytes, le pays où l'on trouve dans chaque grotte des inscriptions rupestres, tracées à l'ocre sur les parois rocheuses. Mais il n'en a cure et son seul souci est d'arriver à Tripoli en même

temps que la 8e Armée du général Montgomery, qui, longeant le littoral méditerranéen, vient de mettre en déroute l'Afrika Korps de Rommel.

Ils sont bronzés comme des Maures, les hommes de la compagnie Farret. Ils ont les lèvres noires et craquelées, ils n'ont plus que la peau sur les os. Ils ont les paupières gonflées et rouges, les yeux brillants d'un éclat fiévreux.

Maintenant, parmi les éboulis de cailloux des Djebels, nos camarades serpentent. Ils commencent à voir apparaître quelques épineux et de vagues brins de quelque chose qui ressemble à de l'herbe. Le lit des ouéddis est naturellement à sec, mais, à mesure que l'on monte, on commence à trouver un peu d'eau au fond des petits puits.

Tripoli-la-Blanche

Enfin, le 23 Janvier 1943, les éclaireurs de l'avant-garde de l'armée Leclerc, du haut des derniers contreforts du Djebel Nefoussa, aperçoivent Tripoli. Au loin scintille la Méditerranée. Nos tirailleurs qui, pour la plupart, n'ont jamais vu la mer, demeurent médusés devant son immensité. Les Français ont la gorge serrée par une poignante émotion. C'est que, par-delà l'horizon, ce sont les côtes de France que baignent ces flots. Depuis plus de quatre ans qu'ils triment et se battent en Afrique, revoir la mer, c'est déjà un peu comme s'ils retrouvaient le pays.

Le long du littoral, depuis l'Est jusqu'à Tripoli-la-Blanche, les camions britanniques de l'armée Montgomery roulent dans la poussière. Des avions passent rapidement dans le ciel.

APOTHÉOSE

Pendant trois jours, le capitaine Farret, qui attend l'arrivée de son train de combat, demeure sur les hauteurs die Nefoussa. Le lieutenant-colonel Dio est auprès de lui. Le 25 Janvier, ils font leur entrée à Tripoli. Les tirailleurs ont passé, par-dessus leur tunique, l'éclatante ceinture rouge. Ils ont enlevé le cache-chéchia kaki. Ils se sont astiqués, brossés, briqués. Ils arborent leur plus large sourire, toutes dents dehors. Les officiers et les sous-officiers français ont posé de guingois, sur leur tête, le képi noir des Marsouins.

Le général de Larminat et le général Kœnig les accueillent à Tripoli.

Les rescapés de Bir-Hakeim, les vainqueurs d'El-Alamein donnent l'accolade fraternelle aux vainqueurs de Mourzouk, de Sehba, de Koufra.

Ça y est. L'armée Leclerc a gagné. Le Fezzan est conquis. A force de courage, d'obstination, l'armée Leclerc a emporté tous les obstacles. Elle a franchi trois mille cinq cents kilomètres de désert, plus que Paris-Moscou, et d'un désert plein d'embûches, semé de pièges, barré par l'ennemi. Elle a conquis à la France un royaume de plus.

Napoléon eût fait Leclerc Prince du Fezzan.

Insoucieux des honneurs, sa canne au bras, son képi cocasse fait d'une chéchia et d'une visière de filali sur l'oreille, le général Leclerc s'est contenté en arrivant à Tripoli de serrer contre lui le colonel Ingold et le colonel Delange en leur disant : « Bravo, messieurs ! »

Mais nous, qui venons de nous pencher sur ces campagnes héroïques, nous qui venons de revivre l'Epopée du Fezzan, nous devons saluer les chefs, les soldats qui, quand tout croulait, ont

osé risquer le tout pour le tout afin de démontrer au Monde, qu'à des Français rien n'est impossible.

Ces campagnes françaises du Fezzan, on en parlera et on en reparlera pendant des siècles et des siècles.

Eberlués, les historiens militaires se pencheront sur les rapports du général Leclerc, liront et reliront les ouvrages si parfaitement documentés du général Ingold et du commandant Vernier.

Je n'ai écrit ces pages que pour vous, mes camarades, mes camarades d'Afrique du Nord et mes camarades de la Métropole, pour vous qui, malgré votre brûlant désir d'action, n'avez pu suivre que sur la carte le détail des opérations. Il fallait que vous sachiez quelle somme d'efforts a coûté la Victoire.

Je ne sais pas si j'ai réussi à recréer l'atmosphère de l'Epopée Fantastique. Je sens bien qu'il faut connaître le désert, l'avoir vécu, y avoir trimé, s'y être battu contre la nature et contre l'ennemi, pour réaliser pleinement l'importance de l'effort fourni par le général Leclerc et par les hommes de sa colonne immortelle.

Ce n'est pas seulement le désir de venger l'affront infligé au drapeau tricolore par les valets de Mussolini, qui poussa vers tant de sacrifices les exaltés patriotes pour qui de Gaulle représentait l'incarnation même de la revanche.

Ce n'est pas non plus un simple besoin de détente physique qui lançait dans ce décor aride cette poignée de braves, derrière Leclerc, derrière Ingold, derrière Dio, derrière Delange.

Mais il apparaissait à tous ces hommes que la Haute France réclamait de ses fils un geste immense de total renoncement, d'abnégation absolue, une preuve d'amour, un acte de foi éperdument sincère dans les destinées de la France Eternelle.

De Gaulle était, et reste, l'incarnation même de la Patrie.

C'est pour la Patrie, pour de Gaulle et par de Gaulle que les héros du Fezzan ont remporté la Victoire.

Que la France honore à jamais la phalange de héros dont la sueur et le sang ont conquis pour la France le Fezzan.

TROIS CITATIONS

Leclerc et ses troupes

Le 25 Mars 1942, le général de Gaulle a envoyé au général commandant les troupes du Tchad le message de félicitations suivant :

« Les opérations victorieuses exécutées sous votre commandement en Libye du Sud ont été une réussite complète. Général Leclerc, vous et vos glorieuses troupes, vous êtes la fierté de la France. »

Les Colonnes Mobiles du Tchad

D'autre part, le général de Gaulle a cité à l'ordre de l'armée les colonnes mobiles du Tchad pour le motif suivant :

« Admirables troupes qui, sous le commandement d'un chef d'une exceptionnelle valeur, le général Leclerc, ont parfaitement préparé et victorieusement exécuté une série d'opérations offensives en Libye italienne contre un ennemi fortement organisé, et dans les conditions de terrain et de climat les plus dures du globe, ont infligé aux Italiens de lourdes pertes, fait plus de prisonniers qu'elles-mêmes ne comptaient d'hommes, détruit ou pris plus de matériel que celui dont elles disposaient. »

Le Groupe « Bretagne »

De son côté, le groupe d'aviation « Bretagne » a été cité à l'ordre de l'Armée pour le motif suivant' :

« Excellente unité de l'air. Sous les ordres de son chef, le commandant Noël, a parfaitement et vaillamment appuyé les opérations offensives en Libye du Sud, par de multiples reconnaissances et bombardements exécutés aux plus grandes distances contre un ennemi aérien très supérieur, et dans les plus difficiles conditions. A détruit plusieurs avions ennemis et infligé aux Italiens des pertes graves en personnel et en matériel ».

FIN

LES COMMUNIQUES, DU GENERAL LECLERC

(Brazzaville, 25 Décembre 1942).

1. — Depuis deux jours, les Forces Françaises Combattantes du Tchad sont aux prises avec l'ennemi au Fezzan. Un détachement motorisé ennemi a été mis en déroute par les premiers éléments.

(Brazzaville, 27 Décembre 1942).

2. — Les opérations continuent à se dérouler de façon satisfaisante. appuyées efficacement par les avions du groupe « Bretagne ».

(Brazzaville, 30 Décembre 1942).

3. — Les combats continuent dans la région du Fezzan. (Brazzaville, 30 Décembre 1942).

4. — Dans le sud du Fezzan, nos éléments motorisés continuent-leur progression.

(Brazzaville, 30 Décembre 1942).

5. — Le groupe « Bretagne » a effectué le bombardement de l'aérodrome de Sebah. Au moment du bombardement, de nombreux avions se trouvaient sur cet aérodrome. Un important incendie a été observé. Tous nos avions sont rentrés à leur base.

(Brazzaville, 1er Janvier 1943).

6. — Les combats continuent à se dérouler favorablement. Un avion ennemi, qui tentait de s'opposer à la progression de nos, éléments a été abattu.

(Brazzaville, 1er Janvier 1943).

7. — Un groupement des Forces Françaises Combattantes, sous les ordres du colonel Ingold, a bousculé une colonne motorisée ennemie. Au cours de la poursuite, nos éléments ont capturé un canon et une voiture et ont relevé plusieurs morts ennemis. Les forces françaises n'ont subi aucune perte. L'aviation française a continué ses opérations offensives en bombardant le poste italien de Mourzouk. Nos avions de combat ont également mitraillé au sol des détachements ennemis qui occupaient la palmeraie. A la suite de toutes ces opérations, tous nos appareils sont rentrés à leurs bases.

(Brazzaville, 3 Janvier 1943).

A plusieurs centaines de kilomètres de la frontière TchadoLibyenne, nos forces motorisées poursuivent leur progression vers le nord. Raids de notre aviation sur plusieurs postes ennemis.

(Brazzaville, 6 Janvier 1943).

10. — Les conditions atmosphériques s'étant améliorées, les troupes françaises combattantes, continuant leur progression, ont bloqué une-nouvelle importante position ennemie.

73

Des colonnes motorisées ennemies, qui tentaient de dégager cette position, ont été vigoureusement repoussées et ont dû se replier vers le nord. Le groupe « Bretagne » continue à appuyer efficacement les opérations.

(Brazzaville, 7 Janvier 1943).

Il. — Après trois jours de combats et de violents bombardements, les troupes du colonel Ingold ont enlevé la position-clé de Oum-El-Araneb, qui a capitulé le 4 Janvier. Cette position était très fortement tenue par l'ennemi, qui a laissé entre nos mains plusieurs centaines ,de prisonniers, dont une dizaine d'officiers, dix canons, un grand nombre de mitrailleuses, de mortiers et un matériel considérable.

(Brazzaville, 8 Janvier 1943).

12• — La position ennemie de Gatroun a capitulé le 6, laissant entre nos mains cent soixante-dix-sept officiers et hommes de troupe et un important armement pas encore dénombré. C'est le groupe nomade méhariste du Tibesti, qui, sous les ordres du capitaine Sarazac, après avoir couvert des centaines de kilomètres en un temps record, n'a laissé aucun répit à l'ennemi et a enlevé cette position. Le groupe « Bretagne » a entièrement détruit le hangar d'aviation, les ateliers de Sehba et un dépôt de munitions situé à proximité immédiate.

(Brazzaville, 9 Janvier 1943).

La défaite ennemie se transforme en déroute. Nos éléments avancés ont déjà occupé Brach. D'autres garnisons sont bloquées par nos troupes. Brach est à plus de 2.000 kilomètres au nord-ouest d'Oum El-Araneb et à plus de 1.000 kilomètres de nos premiers postes du Tibesti.

(Brazzaville, 11 Janvier 1943).

14• — Dans le nord du Fezzan, les opérations continuent avec succès. L'organisation administrative et militaire des territoires conquis par les Forces Françaises Combattantes se développe rapidement. Le lieutenant-colonel Delange a été désigné commandant militaire du Fezzan. La vie économique du pays a déjà repris.

(Brazzaville, 12 Janvier 1943).

La conquête du Fezzan est maintenant terminée ; les troupes du colonel Ingold ont occupé Mourzouk, capitale religieuse, et Sehba, principal centre militaire ; les garnisons ont été presque entièrement faites prisonnières, nos éléments avancés ont largement progressé vers le nord, où un engagement a eu lieu avec un détachement motorisé ennemi. Après un vif combat, l'ennemi s'est replié, laissant entre nos mains une voiture de combat et un important matériel de guerre.

(Brazzaville, 14 Janvier 1943).

16• — En moins de trois semaines, les troupes de la France Combattante ont conquis tout le territoire du Fezzan. Le bilan de cette campagne se chiffre déjà par plus de 700 prisonniers, 40 canons, 18 chars de combat, ainsi qu'un nombre important d'armes et de véhicules capturés par les Français. Trois nouveaux drapeaux viennent s'ajouter aux quatre qui ornent déjà la salle d'honneur du Régiment de Tirailleurs Sénégalais du Tchad.

(Brazzaville, 20 Janvier 1943).

17• — Les troupes du colonel Ingold, attaquant à la gauche de la 8e Armée, progressent vers le nord.

(Brazzaville, 21 Janvier 1943).

18. — La liaison a été établie par le colonel Carretier entre les Forces Françaises Combattantes et les troupes françaises de la région de Djanet. Le général Leclerc leur avait demandé d'occuper Ghat, dans lequel se trouvaient encore des Italiens que la prise du Fezzan avait empêchés de s'échapper vers le nord.

(Brazzaville, 24 Janvier 1943).

19. — Après une lutte acharnée, les troupes motorisées du lieutenant-colonel Dio se sont emparées, le 20 Janvier, d'une position ennemie très fortement tenue couvrant Mizda. Un important matériel a été capturé. Le lendemain, nos troupes occupaient Mizda, centre de résistance ennemi, très solidement tenu, dans le but d'interdire par le sud l'accès du Djebel Nefoussa que la 8e Armée britannique débordait par le nord. Le capitaine Troadec s'est particulièrement distingué au cours de cette affaire. L'ennemi, en déroute, laisse sur le terrain, ses tués, ses blessés et un important matériel.

(Brazzaville, 25 Janvier 1943).

20. — Dans le Djebel Nefoussa, où nos éléments ont pénétré, l'ennemi est poursuivi sans relâche.

(Brazzaville, 26 Janvier 1943).

21. — Après avoir traversé le Djebel Nefoussa, un détachement des Forces Françaises Combattantes, sous les ordres du capitaine Farret, a atteint Tripoli le 25 Janvier. Il a pris liaison avec le Commandement britannique, C'est donc en trente-neuf jours seulement, après avoir quitté le Tchad, que ces hommes ont atteint la côte de la Méditerranée, surmontant ainsi des difficultés de toute nature provenant de l'ennemi aussi bien que du terrain.

(Brazzaville, 29 Janvier 1943).

22. — Les troupes du Tchad, poursuivant leur avance, se sont emparées, le 26 Janvier, des postes de Derg et de Ghadamès, à la frontière de la Tunisie, en faisant plus de cent prisonniers. Un important matériel est tombé entre nos mains.

(Brazzaville, 3 Février 1943).

23. — Le nombre de prisonniers faits à Ghadamès, le 26 Janvier par les troupes du Tchad, est 310 et non 100, comme il avait été annoncé précédemment. Le matériel capturé est très important et n'a pu être encore recensé.

(Brazzaville, 4 Février 1943.)

24• — Le général Delay, venu de Ouargla, a pris liaison, le 2 Février, avec le général Leclerc à Ghadamès.

Une émouvante prise d'armes, comprenant des détachements de troupes du territoire sud-algérien, a eu lieu en terre étrangère conquise par les armes françaises. Les relations très cordiales à tous égards, établies entre les officiers et les combattants, ont montré, une fois de plus, que l'unité française sera rétablie le jour où auront disparu les grands coupables de la capitulation et de la collaboration.

75

EPHEMERIDES DES CAMPAGNES DU FEZZAN

1941

4 Janvier :	A Kayugu, rassemblement, sous le commandement de Colonna d'Ornano, du détachement qui va opérer le premier raid sur Mourzouk.
11 Janvier :	Destruction de l'aérodrome de Mourzouk. Mort de Colonna d'Ornano.
12 Janvier :	Prise de Traghen et destruction du poste.
	Raid à Djebel-Chérif.
	Destruction de l'aérodrome de El-Giof.

1942

28 Janvier	Prise de Uigh-El-Kébir.
1 Mars	Prise de El-Gatroun et de Tedjerre.
2 Mars	Combat d'Oum-El-Araneb.
4 Mars	Prise de Tmessa.
11 Mars	Prise de Ouaou-El-Kébir. 1943
4 Janvier	Prise d'Oum-El-Araneb.
5 Janvier	Prise de Sehba
6 Janvier	Prise de El-Gatroum.
12 Janvier	Prise de Mourzouk.
21 Janvier	Prise de Mizda.
25 Janvier	Entrée à Tripoli.
26 Janvier	Prise de Ghadamès.

/

ACHEVÉ D'IMPRMER
LE 18 AOUT 1944 SUR LES PRESSES•
DE L'IMPRIMERIE NORD-AFRICAINE
(S. CRESCENZO) - ALGER - POUR
L'OFFICE FRANÇAIS D'ÉDITION
CENSURE N° 11.714

TABLE DES MATIERES

PRÉFACE	7
LE PREMIER RAID SUR MOURZOUK	13
MISSION REMPLIE	21
1941 : ON PREND KOUFFRA	25
LES OPÉRATIONS DU PRINTEMPS 1942	39
LE GÉNÉRAL LECLERC	47
L'ULTIME CAMPAGNE : 1943	55
MIRAGES ET FÉERIES	65
DE MOURZOUK A TRIPOLI	69
APOTHÉOSE	75
TROIS CITATIONS	78
COMMUNIQUÉS DU GÉNÉRAL LECLERC	80
ÉPHÉMÉRIDES DES CAMPAGNES DU FEZZAN	85

Office Français d'Edition

7 Bd Laferrière — ALGER

Parus :

X	Les Otages de Chateaubriant
Général DE GAULLE	L'Honneur de la Pensée Française
Général DE GAULLE	Vers l'Armée de Métier
Général DE GAULLE	Discours aux Français
V. GROSSMAN	Vivre
N. TIKHONOV	Léningrad
F. INGOLD	Lettres de la France Combattante
Capitaine ACCART	On s'est battu dans le ciel
A. TIXIER	Un Programme Social
R-J• CLOT	L'Exil Français
X	L'Honneur des Poètes
X	Les Poètes Prisonniers
J. JACQUES et ROLAND	La Résistance Française
G. WATRIN	Le Problème Administratif Français
M.-J. TORRIS	Corse - première étape
V. KARENINE	Nous ne sommes plus les mêmes
S.-G. SEURAT	La Zoologie Saharienne

Sous presse

P. BARJOT	L'Aéronautique Navale
E. DE CURTON	Tahiti
E. DE CURTON	Les îles Saint-Pierre et Miquelon
Général DE GAULLE	La France et son Armée
F. INGOLD	Soldats du Tchad
I. EHRENBOURG	Destin de l'Europe
I. POPOV	Les Van Ecken
SAINT-BERNARD	La Considération
P. MOYNET	Sous le Soleil Splendide
P. MOYNET	Croix de Lorraine sur l'Afrique
P.-O. LAPIE	Mes tournées au Tchad
J. MAROSELLI	Des prisons de la Gestapo à l'Exil
M.SAVORGNAN DE BRAZZA	Vie de Brazza
E. BOUTZ	Tunis sous la croix gammée
B. VERNIER	Le Fezzan
M. LISSY	L'Escadrille des Aigles
G. GOUGEROL	Ceux qu'on n'a jamais vus



*Cahier de l'*OFFICE FRANÇAIS D'EDITIONS N° 42